

Collection
SÉQUENCES

Le Comique



Jean-Louis Dufays
Jean-Marc Defays



DIDIER HATIER

Exemplaire de
J.-L. Dufays

Collection
SÉQUENCES
dirigée par Pierre Yvelès

Le Comique

Textes pour la classe de français choisis par
Jean-Marc Defays
Jean-Louis Dufays

 **DIDIER HATIER**

AVANT-PROPOS

Les textes des anthologies « Séquences » sont volontairement dépourvus de tout discours d'escorte (à l'exception de l'indication de l'auteur et de l'œuvre d'origine), en ce compris les habituelles notices de vocabulaire. Il nous a paru que s'imposait, en la matière, de la propre initiative de l'élève ou sur suggestion du professeur, le recours au dictionnaire. Pour le reste, le vadémécum du professeur fournira à celui-ci et à l'amateur de littérature maints compléments d'information relatifs aux textes ici recueillis.

On acceptera par ailleurs que les textes qui suivent ne constituent qu'une modeste illustration du domaine présenté : il reste que leur sélection et leur regroupement ont été conçus pour permettre, selon les situations et les attentes, découverte et/ou reconnaissance, initiation et/ou approfondissement, attention libre ou orientée.

Suivant un usage désormais largement admis, cet ouvrage applique les recommandations orthographiques de l'Académie française.

Copyright © by Didier Hatier, Bruxelles, 1999.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 140). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Dépôt légal : D/1999/3030/5
ISBN 2-87088-893-7

DANGER



LE PHOCOPILLAGE
TUE LE LIVRE

I. TEXTES COMIQUES

Pierre ALBERT-BIROT

Grabinoulor s'éveille

Ce matin-là Grabinoulor s'éveilla avec du soleil plein l'âme et le nez droitement au milieu du visage signe de beau temps et la couverture étant aimable on pouvait d'un coup d'œil se convaincre qu'il n'avait pas seulement l'esprit virilement dressé vers la vie

Cependant qu'il lavait avec joie son corps poilu il fit des bonds tout nu à travers bois et publia un livre puis il mit ses vêtements et eut même quelques compliments de son implacable amie la glace qui n'a pas coutume d'en faire à la légère puis immense il s'en fut dans la

rue où deux jeunes filles passaient à bicyclette donc il vit des jambes et des dessous aussi ne sut-il laquelle choisir or ils étaient encore tous les deux occupés à se battre quand les deux désirées allaient disparaître furieux alors de voir que la route tournait pour les prendre celui qui voulait la robe blanche et les cheveux noirs porta un coup si décisif que l'autre fut tué et tellement bien anéanti qu'il a été impossible de le retrouver ni dans ce monde ni dans l'autre.

Grabinoulor – Épopée, Paris, Gallimard, 1964 (1^{re} éd. 1921)

Le Dit des perdrix

(Sans date ni nom d'auteur)

Puisque j'ai l'habitude de vous conter des contes, je veux vous dire aujourd'hui, au lieu de fable, une aventure qui arriva vraiment à certain vilain¹ qui, au bas de sa haie, prit par hasard deux perdrix. Il mit tous ses soins à les faire préparer. Sa femme sut fort bien les arranger : elle fit du feu, tourna la broche. Le vilain, cependant, s'en fut inviter le curé. Mais il tardait à revenir et les perdrix se trouvèrent cuites.

La dame, à la hâte, les retire de la broche, prélève la peau cuite et s'en régale, car elle était très gourmande. Alors, elle court attaquer l'une des perdrix : elle en mangea les deux ailes. Puis elle va voir dans la rue si son mari ne rentre pas. Et, comme elle ne voit rien venir, elle s'en retourne chez elle où elle ne fut pas longue à dévorer le reste de la perdrix.

Elle se mit alors à réfléchir : elle devrait bien manger la seconde. Si on lui demande plus tard ce que les perdrix sont devenues, elle saura très bien se tirer d'affaire : « Les chats sont venus, dira-t-elle, ils me les ont arrachés des mains et ont emporté chacun la sienne ».

Elle retourne encore dans la rue, pour voir si son mari ne revient pas. Personne à l'horizon. Sa langue alors se mit à frémir de convoitise : la dame sent qu'elle va devenir enragée, si elle ne mange un tout petit morceau de la seconde perdrix ! Elle enlève le cou, le cou exquis, elle le savoure avec délices :

— Hélas ! dit-elle, que ferai-je maintenant ? Si je mange le tout, que dirai-je pour m'excuser ? Mais comment laisser le reste ? J'en ai pas trop grande envie ! Advienne que pourra, il me faut la manger toute !

Elle fit si bien qu'elle la mangea toute, en effet.

Le vilain ne tarda guère à rentrer. À la porte du logis, il s'écrie bien fort :

— Dame, dame, les perdrix sont-elles cuites ?

— Hélas ! sire, tout est au plus mal, le chat les a mangées !

Le vilain passe la porte en courant, il se jette sur sa femme comme un enragé : un peu plus, il lui eût arraché les yeux. Alors, elle se met à crier :

— C'est pour rire ! C'est pour rire ! Fuyez, démon ! Je les ai couvertes pour les tenir chaudes.

— Je vous aurais chanté mauvaise louanges, dit-il, par la foi que je dois à saint Ladre² ! Allons, mon bon hanap de madre³, ma plus belle et plus blanche nappe ! Sous cette treille, en ce petit pré !

— Mais vous, prenez votre couteau : affilez-le, il en a grand besoin. Allez donc aiguiser son tranchant contre la pierre de la cour.

Le vilain quitte son habit et se met à courir, le couteau tout nu à la main. Le chapelain arrivait alors qui s'en venait pour le repas. Sans retard, il a aborde la dame très doucement ! Et elle lui dit simplement :

— Fuyez, messire, fuyez ! Je ne veux pas que vous soyez honni et maltraité ! Mon mari est là dehors qui aigüise son grand couteau. Il dit qu'il vous tranchera les oreilles, s'il peut vous attraper !

— De Dieu vous puisse-t-il souvenir, dit le prêtre. Que me racontez-vous ? Nous devons manger ensemble deux perdrix que votre mari a prises ce matin.

— Par saint Martin, reprit-elle, il n'y a ici ni perdrix, ni oiseau, mais regardez-le donc là-bas, voyez comme il aigüise son couteau !

— Oui, je le vois, par mon chapeau, je crois bien que vous dites vrai !

Et sans demeurer davantage, il s'enfuit à grande allure.

Alors, la dame se mit à crier :

— Sire Gombaud ! Sire Gombaud ! Venez vite !

— Qu'as-tu ? dit-il, que Dieu te sauve !

— Ce que j'ai ? Vous le saurez assez tôt ! Mais si vous ne courez bien vite, vous aurez grand dommage !

Voilà le curé qui se sauve avec vos perdrix, par la foi que je vous dois !

Le prud'homme fut tout étonné ; et, le couteau à la main, il se met à courir après le chapelain qui fuyait. En l'apercevant, il s'écrie :

— Vous ne les emporterez pas ainsi !

Puis, il reprend à grande haleine :

— Vous me les emporterez toutes chaudes ! Vous me les laisserez bien, si je vous rattrape ! Ce serait être mauvais compagnon que de les manger sans moi !

Le prêtre regarde derrière soi et voit accourir le vilain.

Et le voyant ainsi tout près, couteau en main, il se croit mort et il se met à courir de plus belle. Et le vilain de courir toujours après lui, dans l'espoir de rattraper ses perdrix ! Mais le prêtre, qui avait de l'avance, s'est enfermé dans sa maison.

Au logis le vilain s'en retourne et demande à sa femme :

— Dame, dis-moi donc comment tu as perdu les perdrix.

— Le prêtre vint, dit-elle, et dès qu'il me vit, il me pria de lui montrer les perdrix. Il les regarderait, disait-il, très volontiers. Je le menais tout droit au lieu où je les tenais couvertes. Il eut vite fait d'ouvrir la main, de les prendre et de se sauver avec. Je ne l'ai pas poursuivi, mais je vous ai tout de suite appelé.

— C'est peut-être vrai, dit le vilain.

Ainsi furent trompés le prêtre et Gombaud qui prit les perdrix.

Par cet exemple, ce fabliau vous montre que la femme est faite pour tromper : avec elle le mensonge devient bientôt vérité, et la vérité mensonge. Celui qui a inventé ce fabliau et ce dit ne veut pas l'allonger démesurément. Ici finit le dit des perdrix.

1. Paysan libre qui habite un domaine, *villa* en latin. Ce mot n'a aucun sens péjoratif.

2. *Ladre* signifie lépreux, du latin *Lazarus*, nom du pauvre couvert d'ulcères dans la parabole de saint Luc (XVI, 19), dont le Moyen Âge a fait un saint.

3. Coupe taillée dans du bois.

In *Fabliaux et Contes du Moyen Âge*, Hatier, 1967

Quatre blagues et une médisance

Deux fous sont assis sur l'un des bancs de la cour de l'asile :

— Pourquoi ne faut-il pas traverser le désert entre 10 et 12 heures ? demande l'un.

— Parce que les éléphants tombent des arbres ! répond le second sans hésiter.

— Et pourquoi les crocodiles sont-ils tous plats ? insiste le premier.

Alors, le second, toujours sans l'ombre d'une hésitation :

— Parce qu'ils ont traversé le désert entre 10 et 12 heures !

La police vient de ramener à sa famille un petit garçon de six ans qui s'était enfui de chez lui.

« Et alors, Jean-Sébastien ? demande monsieur Bach à son fils. Qu'est-ce que c'est que ces manières ? — Ben quoi ! dit le même. J'ai fait une fugue ! »

Extraits de *Rigoletto* (toute-boîte bruxellois).

Une famille d'anthropophages pendant le repas. La maman demande à son petit dernier : « Et alors, tu aimes bien ton grand-père ? — Oh oui, maman ! — Tiens, reprends-en, alors. »

Une vieille dame consulte un psychologue :

— Docteur, j'ai des trous de mémoire !

— Expliquez-moi. Ça vous arrive souvent ?

— Souvent quoi ? demande la dame.

Opérée d'une tumeur au cerveau, Elizabeth Taylor ne s'est pas rendue au Festival de Cannes de crainte, dit la presse, de devoir fournir « un effort intellectuel trop grand ». C'est dire si elle est atteinte.

Jean-Claude VERSET, extrait de « 80 lignes pour médire », *Park Mail*, n° 339 (27 mars 1998).

Émile AJAR

Gros-Câlin

Je vais entrer ici dans le vif du sujet, sans autre forme de procès. L'Assistant, au Jardin d'Acclimatation, qui s'intéresse aux pythons, m'avait dit :

— Je vous encourage fermement à continuer, Cousin. Mettez tout cela par écrit, sans rien cacher, car rien n'est plus émouvant que l'expérience vécue et l'observation directe. Évitez surtout toute littérature, car le sujet en vaut la peine.

Il convient également de rappeler qu'une grande partie de l'Afrique est francophone et que les travaux illustres des savants ont montré que les pythons sont venus de là. Je dois donc m'excuser de certaines mutilations, mal-emplois, sauts de carpe, entorses, refus d'obéissance, crabismes, strabismes et immigrations sauvages du langage, syntaxe et vocabulaire. Il se pose là une question d'espoir, d'autre chose et d'ailleurs, à des cris défiant toute concurrence. Il me serait très pénible si on me demandait avec sommation d'employer des mots et des formes qui ont déjà beaucoup couru, dans le sens courant, sans trouver de sortie. Le problème des pythons, surtout dans l'agglomération du grand Paris, exige un renouveau très important dans les rapports, et je tiens donc à donner au langage employé

dans le présent traitement une certaine indépendance et une chance de se composer autrement que chez les usagers. L'espoir exige que le vocabulaire ne soit pas condamné au définitif pour cause d'échec

Je l'ai fait remarquer à l'Assistant, qui approuva.

— Exact. C'est pourquoi j'estime que votre traité sur les pythons, si riche d'apport personnel, peut être très utile, et que vous devriez également évoquer sans hésiter Jean Moulin et Pierre Brossolette, car ces deux hommes n'ont absolument rien à faire dans votre ouvrage zoologique. Vous aurez donc raison de les mentionner, dans un but d'orientation, de contraste, de repérage, pour vous situer. Car il ne s'agit pas seulement de tirer votre épingle du jeu, mais de bouleverser tous les rapports du jeu avec des épingles.

Je n'ai pas compris et j'en fus impressionné. Je suis toujours impressionné par l'incompréhensible, car cela cache peut-être quelque chose qui nous est favorable. C'est rationnel, chez moi.

J'en conclus sans autre forme de procès de Jeanne d'Arc — je dis cela par souci de francophonie et pour donner les révérences nécessaires — que je suis maintenant dans le vif du sujet.

Gros-Câlin, Mercure de France, 1974

Alphone ALLAIS

Un drame bien parisien

CHAPITRE PREMIER

Où l'on fait connaissance avec un monsieur et une dame qui auraient pu être heureux, sans leurs éternels malentendus.

O qu'il ha bien sceu choisir, le challan !

RABELAIS

À l'époque où commence cette histoire, Raoul et Marguerite (un joli nom pour les amours) étaient mariés depuis cinq mois environ.

Mariage d'inclination, bien entendu.

Raoul, un beau soir, en entendant Marguerite chanter la jolie romance du colonel Henry d'Erville :

L'averse, chère à la grenouille,
Parfume le bois rajeuni.

... Le bois, il est comme Nini.

Y sent bon quand y s'débarbouille.

Raoul, dis-je, s'était juré que la divine Marguerite (diva Margarita) n'appartiendrait jamais à un autre homme qu'à lui-même.

Le ménage eût été le plus heureux de tous les ménages, sans le fichu caractère des deux conjoints.

Pour un oui, pour un non, crac ! une assiette cassée, une gifle, un coup de pied dans le cul.

À ces bruits, Amour fuyait éploré, attendant, au coin du grand parc, l'heure toujours proche de la réconciliation.

Alors, des baisers sans nombre, des caresses sans fin, tendres et bien informées, des ardeurs d'enfer.

C'était à croire que ces deux cochons-là se disputaient pour s'offrir l'occasion de se raccommo-der.

CHAPITRE II

Simple épisode qui, sans se rattacher directement à l'action, donnera à la clientèle une idée sur la façon de vivre de nos héros.

*Amour en latin faict amor.
Or donc provient d'amour la mort
Et, par avant, soulcy qui mord,
Deuils, plours, pièges, forfaitz, remord...*

(Blason d'amour)

Un jour, pourtant, ce fut plus grave que d'habitude.
Un soir, plutôt.

Ils étaient allés au Théâtre d'Application, où l'on jouait, entre autres pièces, *L'Infidèle*, de M. de Porto-Riche.

— Quand tu auras assez vu Grosclaude, grincha Raoul, tu me le diras.

— Et toi, vitupéra Marguerite, quand tu connaîtras M^{lle} Moreno par cœur, tu me passeras la lorgnette.

Inaugurée sur ce ton, la conversation ne pouvait se terminer que par les plus regrettables violences réciproques.

Dans le coupé qui les ramenait, Marguerite prit plaisir à gratter sur l'amour-propre de Raoul comme sur une vieille mandoline hors d'usage.

Aussi, pas plutôt rentrés chez eux, les belligérants prirent leurs positions respectives.

La main levée, l'oeil dur, la moustache telle celle des chats furibonds, Raoul marcha sur Marguerite, qui commença, dès lors, à n'en pas mener large.

La pauvre s'enfuit, furtive et rapide, comme fait la biche en les grands bois.

Raoul allait la rattraper.

Alors, l'éclair génial de la suprême angoisse fulgura le petit cerveau de Marguerite.

Se retournant brusquement, elle se jeta dans les bras de Raoul en s'écriant :

— Je t'en prie, mon petit Raoul, défends-moi !

CHAPITRE III

Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites vos malins.

« Hold your tongue, please ! »

CHAPITRE IV

Comment l'on pourra constater que les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas feraient beaucoup mieux de rester tranquilles.

C'est épatant ce que le monde deviennent rosse depuis quelque temps !

(Paroles de ma concierge dans la matinée de lundi dernier)

Un matin, Raoul reçut le mot suivant :

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre femme en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des des Incohérents, au Moulin-Rouge. Elle y sera, masquée et déguisée en pirogue congolaise. À bon entendeur, salut ! »

UN AMI

Le même matin, Marguerite reçut le mot suivant :

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre mari en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Il y sera, masqué et déguisé en templier fin de siècle. À bonne entenduse, Salut ! »

UNE AMIE

Ces billets ne tombèrent pas dans l'oreille de deux sourds.

Dissimulant admirablement leurs desseins, quand arriva le fatal jour :

— Ma chère amie, fit Raoul de son air le plus innocent, je vais être forcé de vous quitter jusqu'à demain. Des intérêts de la plus haute importance m'appellent à Dunkerque.

— Ça tombe bien, répondit Marguerite, délicieusement candide, je viens de recevoir un télégramme de ma tante Aspasia, laquelle, fort souffrante, me mande à son chevet.

CHAPITRE V

Où l'on voit la folle jeunesse d'aujourd'hui tourner dans les plus chimériques et passagers plaisirs au lieu de songer à l'éternité.

*Mai vouéli vièure pamens :
La vido es tant bello !*

Auguste MARIN

Les échos du *Diable boiteux* ont été unanimes à proclamer que le bal des Incohérents revêtit cette année un éclat inaccoutumé.

Beaucoup d'épaules et pas mal de jambes, sans compter les accessoires.

Deux assistants semblaient ne pas prendre part à la folie générale : un Templier fin de siècle et une Pirogue congolaise, tous deux hermétiquement masqués.

Sur le coup de trois heures du matin, le Templier s'approcha de la Pirogue et l'invita à venir souper avec lui.

Pour toute réponse, la Pirogue appuya sa petite main sur le robuste bras du Templier, et le couple s'éloigna.

CHAPITRE VI

Où la situation s'embrouille.

— I say, don't you think the rajah laughs at us ?

— Perhaps, sir.

Henry O'MERCIER

— Laissez-nous un instant, fit le Templier au garçon du restaurant, nous allons faire notre menu et nous vous sonnerons.

Le garçon se retira et le Templier verrouilla soigneusement la porte du cabinet.

Puis, d'un mouvement brusque, après s'être débarrassé de son casque, il arracha le loup de la Pirogue. Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre.

Lui, ce n'était pas Raoul.

Elle, ce n'était pas Marguerite.

Ils se présentèrent mutuellement leurs excuses, et ne tardèrent pas à lier connaissance à la faveur d'un petit souper, je ne vous dis que ça.

CHAPITRE VII

Dénouement heureux pour tout le monde, sauf pour les autres.

*Buvons le vermouth grenadine,
Espoir de nos vieux bataillons.*

George AURIOL

Cette petite mésaventure servit de leçon à Raoul et à Marguerite.

À partir de ce moment, ils ne se disputèrent plus jamais et furent parfaitement heureux.

Ils n'ont pas encore beaucoup d'enfants, mais ça viendra.

À se tordre ! (1891)

Woody ALLEN

Critique de la dérision pure

Avant de formuler une quelconque philosophie, la première considération doit toujours être : « Que pouvons-nous savoir ? » C'est-à-dire, que pouvons-nous être certains de savoir, ou certains de savoir que nous le savions, à condition bien sûr que ce soit concevable.

Où l'avons-nous simplement oublié, et sommes-nous trop embarrassés pour dire quoi que ce soit ?

Descartes fit une allusion à ce problème quand il écrivit : « Mon esprit ne pourra jamais connaître mon corps, à moins d'avoir déjà fait la connaissance de mes jambes. »

Entre parenthèses, par « concevable », je n'entends pas ce qui peut être connu par la perception sensorielle, ou ce que l'esprit peut appréhender, mais plutôt ce que l'on peut dire être Connu, ou ce qui possède une Connaissance ou une Connaissabilité, ou au moins quelque chose dont on puisse parler à un ami ou une connaissance.

Pouvons-nous actuellement « connaître » l'univers ? Mon Dieu, c'est déjà suffisamment difficile de trouver

son chemin dans Greenwich Village ! L'important, toutefois, est : Y a-t-il quelque chose là dehors ? Et quoi ? Et pourquoi ça fait tellement de potin ?

Finalement, il n'y a pas le moindre doute qu'une des caractéristiques de la « réalité » est qu'elle manque d'essence. Je ne veux pas dire par là qu'elle n'a pas d'essence mais uniquement qu'elle en manque. (La réalité dont je parle ici est la même que celle que Hobbes a décrite, mais un peu plus petite.) En conséquence de quoi le propos cartésien : « Je pense, donc je suis » pourrait aussi bien s'énoncer : « Tiens, voilà Edna avec son saxophone ! »

Ainsi donc, afin de connaître une substance ou une idée, nous devons en douter, et ainsi, en doutant, nous pouvons percevoir les propriétés qu'elle possède en son état définitif, lesquelles sont réellement « dans la chose elle-même » ou « de la chose elle-même » ou de quelque chose, ou de rien du tout. Si je me suis bien fait comprendre, nous pouvons abandonner l'épistémologie pour le moment.

Opus 1 et 2. Dieu, Shakespeare et moi, traduit de l'anglais par Michel LEBRUN, Solar, 1975

LXIX

TROISIÈME FABLE

Le ptit Lou s'ébattait dans un joli parterre
Où poussait la fleur rare et d'autres fleurs itou
Et Lou cueillait les fleurs qui se laissaient bien faire
Mais distraite pourtant elle en semait partout
Et perdait ce qu'elle aime

Morale

On est bête quand on sème

LXVI

Bientôt bientôt finira l'out
Reverrai-je mon petit Lou
Mais nous voici vers la mi-août
Ton chat dirait-il miaou
En me voyant ou bien coucou
Et mon cœur pend-il à ton cou
Dieu qu'il fut heureux ce Toutou
Pouvoir fourrer son nez partout
Mais je n'en suis pas jaloux
Les toutous n'ont pas d'mal aux lous

Poèmes à Lou (1915)

ARISTOPHANE

La cité des oiseaux

(Un oiseau parle aux autres oiseaux.)

COPINON. — Eh bien donc, voici mon message : premier point, il faut créer la cité unique des oiseaux. Deuxième point : sur tout le pourtour de l'espace aérien, dans tout l'entre-deux de la terre et du ciel, il nous faut dresser un vaste mur d'enceinte, avec de grandes briques cuites, comme à Babylone. [...] Une fois dressé ce rempart, exigeons de Zeus qu'il abdique. S'il n'y consent pas de bon gré, s'il tarde à devenir raisonnable, la guerre sainte sera déclarée contre lui ! On s'efforcera aux dieux de circuler dans votre espace, bravant leur braquemart, comme ils le faisaient jadis quand ils descendaient pour forniquer avec les Alcènes, les Alopé, les Sémélé. Et s'ils s'infiltraient, qu'on leur mette les scellés sur la zigounette, pour qu'ils ne puis-

sent plus niquer ces nanas. Pour ce qui est des hommes, je vous engage vivement à leur envoyer l'un des vôtres en mission extraordinaire, pour leur faire assavoir qu'à partir de dorénavant, les oiseaux ayant reconquis le pouvoir, c'est aux oiseaux qu'ils doivent prioritairement sacrifier, les sacrifices aux dieux n'étant que secondaires. Par ailleurs, il conviendra d'associer à chacun des dieux un oiseau qui lui soit assorti. Sacrifiez-on à Aphrodite ? Il faut offrir des glands au rougequeue ! Imole-t-on une brebis à Poséidon ? Alors c'est au canard qu'il faudra une offrande de blé. [...] Et si c'est à Zeus, roi des dieux, qu'on veut immoler un bœuf, du moment que vous avez, vous, Sa Majesté le Roitelet, c'est en son honneur prioritairement qu'il faudra égorger un moucheron bien membru et couillu.

Les oiseaux (414 av. J.-C.), traduit du grec par Cl. BAROUSSE, Actes Sud, 1996

Marcel AYMÉ

Les Sabines

Bientôt, la malheureuse ubiquiste fut saisie d'une frénésie de luxure et eut des amants sur tous les points du globe. Le nombre en augmentait au rythme d'une progression géométrique dont la raison était 2,7. Cette phalange dispersée comprenait des hommes de toutes sortes : des marins, des planteurs, des pirates chinois, des officiers, des cow-boys, un champion d'échecs, des athlètes scandinaves, des pêcheurs de perles, un commissaire du peuple, des lycéens, des toucheurs de bœufs, un matador, un garçon boucher, quatorze cinéastes, un raccommodeur de porcelaine, soixante-sept médecins, des marquis, quatre princes russes, deux employés de chemins de fer, un professeur de géométrie, un bourelle, onze avocats, et il faut bien en passer. Signalons pourtant un membre de

l'Académie française en tournée de conférences dans les Balkans, avec toute sa barbe. Dans une seule des îles Marquises, la race lui ayant paru belle, l'insatiable amoureux s'y multiplia par trente-neuf. En l'espace de trois mois, elle se fut répandue sur le globe en neuf-cent-cinquante exemplaires. Six autres mois plus tard, ce nombre atteignait aux environs de dix-huit-mille, ce qui est considérable. La face du monde en était presque changée. Dix-huit-mille amants subissaient l'influence de la même femme, et à leur insu s'établissait entre eux une sorte de parenté dans leur manière de vouloir, de sentir, d'apprécier. En outre, façonnés par ses conseils et par le même désir de lui plaire, ils en venaient à se ressembler par le maintien, la démarche, le port du veston et la couleur de la cravate, et même par des expres-

sions de physionomie. C'est ainsi que le professeur de géométrie ressemblait à un pirate chinois et l'académicien, en dépit de sa barbe, au matador. Il se créait un type d'homme dont les caractères somatiques échappaient d'ailleurs à tout examen. Sabine avait pris l'habitude de fredonner une chanson qui commençait ainsi : Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux. Elle courut sur les lèvres de ses innombrables amants, de leurs amis et connaissances, et devint une rengaine internationale. Les gangsters de Al Pacone la chantaient en dévalisant la banque principale de Chicago, comme aussi les pirates de Wou-Nai-Na, en pillant les jonques du fleuve Bleu, et les immortels en rédigeant le dictionnaire de l'Académie. Enfin, la silhouette de Sabine, son

profil, la forme de ses yeux, l'expression de ses jambes, semblaient devoir imposer bientôt de nouveaux canons de la beauté féminine. Les grands voyageurs, en particulier les reporters, s'étonnaient de retrouver en tous lieux la même femme, si parfaitement semblable à elle-même. Les journaux s'en émurent, le monde scientifique proposa plusieurs explications du phénomène, ce qui donna lieu à de grandes querelles qui ne sont pas près de finir. La théorie semi-finaliste du nivellement des races par mutation de gènes et option infraconsciente de l'espèce prévalut généralement dans le public. Lord Burbury, qui suivait ces débats d'assez près, commençait à regarder sa femme d'un drôle d'air.

Le passe-muraille, Gallimard, 1943

Samuel BECKETT

Fin de partie

CLOV. — Pourquoi cette comédie, tous les jours ?

HAMM. — La routine. On ne sait jamais. (Un temps.) Cette nuit j'ai vu dans ma poitrine. Il y avait un gros bobo.

CLOV. — Tu as vu ton cœur.

HAMM. — Non, c'était vivant. (Un temps. Avec angoisse.) Clov !

CLOV. — Oui.

HAMM. — Qu'est-ce qui se passe ?

CLOV. — Quelque chose suit son cours.

Un temps.

HAMM. — Clov !

CLOV (agacé). — Qu'est-ce que c'est ?

HAMM. — On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ?

CLOV. — Signifier ? Nous, signifier ! (Rire bref.) Ah elle est bonne !

HAMM. — Je me demande. (Un temps.) Une intelligence, revenue sur terre, ne serait-elle pas tentée de se faire des idées, à force de nous observer ? (Prenant la voix de l'intelligence.) Ah, bon, je vois ce que c'est, oui, je vois ce qu'ils font ! (Clov sursaute, lâche la lunette et commence à se gratter le bas-ventre des deux mains. Voix normale.) Et même sans aller jusque-là, nous-mêmes... (avec émotion)... nous-mêmes... par moments... (Véhément.) Dire que tout cela n'aura peut-être pas été pour rien !

CLOV (avec angoisse, se grattant). — j'ai une puce !

HAMM. — Une puce ! Il y a encore des puces ?

CLOV (se grattant). — À moins que ce ne soit un morpion.

HAMM (très inquiet). — Mais à partir de là l'humanité pourrait se reconstituer ! Attrape-la, pour l'envoyer au ciel !

CLOV. — Je vais chercher la poudre.

Il sort.

HAMM. — Une puce ! C'est épouvantable ! Quelle journée !

Entre Clov, un carton verseur à la main.

CLOV. — Je suis de retour, avec l'insecticide.

HAMM. — Flanque-lui en plein la lampe !

Clov dégage sa chemise du pantalon, déboutonne le haut de celui-ci, l'écarte de son ventre et verse la poudre dans le trou. Il se penche, regarde, attend, tressaille, reverse frénétiquement de la poudre, se penche, regarde, attend.

CLOV. — La vache !

HAMM. — Tu l'as eue ?

CLOV. — On dirait. (Il lâche le carton et arrange ses vêtements.) À moins qu'elle ne se tienne coïte.

HAMM. — Coïte ! Coïte tu veux dire. À moins qu'elle ne se tienne coïte.

CLOV. — Ah ! On dit coïte ? On ne dit pas coïte ?

HAMM. — Mais voyons ! Si elle se tenait coïte nous serions baisés.

Fin de partie, Minuit, 1957

Le commencement de la faim

Ah ! la la la la la... Tous ces pays qui crèvent de faim... C'est pas Dieu possible... C'est pas possible...

Ça va péter, attends un peu... Ça va péter de partout...

Les Éthiopiens, les Indiens, les Vietnamiens...

Moi ça me fout une angoisse...

Hier soir après le journal télévisé, j'ai été saisi d'un bourdon...

Et j'étais pas seul... J'ai bien vu... Le Poivre d'Arvor, il avait une petite mine...

Ah ! la la la la la...

Aujourd'hui, ça va encore, mais hier, tout de suite après le journal télévisé... Une angoisse... Insoutenable... Oh ! les malheureux... Des millions de gens qui crèvent de faim... Et y'en a même chez nous, maintenant, avec tous ces nouveaux pauvres... Y'en a MÊME des blancs, à présent, si c'est pas une misère...

Ah ! la la la la la...

Alors, hier, je me suis dit : « Je peux pas rester immobile devant ce spectacle... Faut que je fasse quelque chose... Il faut faire quelque chose... Aaaaah !... »

JE SUIS ALLÉ AU RESTAURANT. Je m'en suis foutu plein la lampe... J'ai commencé par une soupe de courges... Après on a eu une petite terrine à base de tête de veau mélangée avec du pied de cochon... Très fin... Du gras-double... J'en ai repris deux fois... Le tout

arrosé d'un sauternes un peu doux... Un peu trop doux... Mais enfin les temps sont durs... Pas la peine de faire du scandale alors qu'au Bangladesh, hein... J'ai enchaîné avec une cassolette de queues d'écrevisses au lard...

Ça, c'était les entrées... Comme viande, j'ai hésité entre une oie braisée au sang de canard et un porcelet à la gelée de groseilles... Le maître d'hôtel m'a dit :

— Je vais vous donner les deux, vous chipoterez dans les plats comme les Chinois.

Les pauvres... Et puis alors, le plateau de fromages... Un peu de chabichou, un peu de munster, un peu de saint-nectaire, un peu de livarot, un peu de roquefort, et j'ai dit :

— Stop ! ça suffit !... JE ME RÉSERVE POUR LE DESSERT.

On m'a présenté la ronde des desserts.

J'avais un tel cafard que je me suis tapé de tout... je m'en suis mis jusque-là...

J'ai dit au maître d'hôtel :

— Arrêtez, comme on dit vulgairement, j'ai les dents du fond qui baignent.

D'ailleurs, ça n'a pas loupé, à la fin, J'AI TOUT VOMI.

La contrariété.

(Noir)

Petites drôleries et autres méchancetés sans importance, Seuil, 1989

Les bus

Sur le quai, en plein soleil, bien en place, bien à l'heure, les trois bus pour Athènes nous attendaient, soutes à bagages et toutes portes ouvertes. Bus A. Bus B. Bus C. Dans l'intérêt du tourisme, et pour favoriser la rentrée de devises, ils renient même leur alphabet.

Nos places (27 et 28) étaient réservées dans le B. Nous nous y sommes installés sans que cela soulève de la part de qui que ce soit la moindre contestation. Une telle universelle harmonie (l'absence, c'est-à-dire, de toute minable, longue et hargneuse polémique concernant l'occupation de quelques centimètres carrés de moleskine râpée sur lesquels poser ce qui n'est jamais que son cul, alors que le plus souvent, dans le même wagon, de nombreuses places restent libres) est désormais chose si rare (même, par exemple, dans les plus policés des trains de luxe nord-européens où des passagers, couverts de fourrures, de bijoux et de parfum, mettent des gants pour ne pas se salir les mains en lisant des journaux dont le seul survol des titres devrait pourtant maculer des yeux moins délicats que les leurs) qu'à l'affut du moindre présage, quand il s'avérait

favorable, j'en déduisais que tout était bien. Sauf, naturellement, que je me suis retrouvé assis sur la roue arrière gauche, ce qui allait m'obliger, pendant toute la durée du voyage, à adopter l'involontaire et contrefaite position du grand mutilé de guerre. Mais à la comme à la. Et il est grand, ai-je songé, faisant, entrer un Dieu de plus dans mon panthéon.

Avant de grimper dans le bus, j'en avais fait rapidement le tour : les pneus me parurent normalement gonflés, quoique un peu lisses peut-être, le panneau (ATHINAI/ATHENS) sans équivoque, et le moteur à sa place, autant que je pouvais en juger.

Que demande le peuple ?

Des chauffeurs, tiens.

À midi et demi pile, ils étaient en place, solides, compétents, souriants, efficaces. À 12 h 31, ils démarraient dans un nuage de poussière. Dans deux nuages de poussière, plus exactement, parce qu'à douze heures trente et une ne se mirent en route que les bus A et C. Je les vis disparaître à l'autre bout du quai. La poussière retomba.

Tableaux d'une ex, Seuil, 1989

Marquise

*Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous n'en vaudrez guère mieux.*

*Le temps aux plus belles choses
Se plait à faire un affront,
Et saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.*

*Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits,
On m'a vu ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.*

*Cependant, j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.*

*Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.*

*Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.*

*Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.*

*Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.*

Recueil de Sercy (1660)

... et Tristan BERNARD

*Peut-être que je serai vieille,
Répond Marquise, cependant,
J'ai vingt-six ans, mon vieux Corneille
Et je t'emmerde, en attendant.*

in A. DUCHESNE et Th. LEGUAY, *Petite fabrique de littérature*, Magnard, 1985

La grosseesse d'Adam

113. — Parle-moi de la grosseesse d'Adam, dit l'Eugélonne en s'adressant à Exil.

— À l'aube de l'humanité, commença Exil, l'Homme se sentait bien seul dans la création. Car son Créateur avait bien d'autres chats à fouetter. L'ennui étant le père de tous les vices (même à cette époque vierge), Adam ne pouvait s'empêcher d'avoir de mauvaises pensées :

« Quoi, se disait-il à haute voix en lorgnant son "membre". Faut-il que ce membre qui devait être si fier ne soit appelé qu'à des fonctions vulgaires ? Lui qui a la nostalgie des grands espaces, l'attrance du Gouffre ; mais où, où trouver le Néant compensatoire à son Être ? »

Comme on peut le constater, Adam ne manquait pas de cette gracieuse modestie qui devait plus tard caractériser les descendants de son sexe.

114. De guerre lasse, il s'endormit. Et pendant son sommeil qui dura neuf mois, il conçut la Femme Majuscule et la mit bas au bout de ce temps. C'était Yahvé qui, passant par là, lui avait fait cet enfant à son insu. C'était une erreur, bien sûr, mais nous ne sommes pas là pour juger des erreurs de la Divinité.

L'accouchement fut tellement pénible qu'Adam jura de ne plus jamais recommencer ! Et il tint sa promesse, à peut-être une exception près à ce qu'on dit.

Mais en attendant, Adam était dans une situation plutôt ambiguë. Car il se trouvait être en même temps la mère, le père présumé, le mari et l'amant d'Ève, la Première Femme. En effet, il se vit forcé, bien malgré lui, de commettre l'inceste, car son complexe d'Œdipe s'était développé à vue d'œil. Mais la « chose » ne se fit pas toute seule comme cela, en criant « oiseau » !

L'Eugélonne - Roman, triptyque, Montréal, La Presse, 1976

Hitler est bon. Regardez-le au milieu des enfants. [...] La sincérité de Hitler doit être considérée comme certaine. [...] Hitler n'est pas un conquérant, il est un édificateur de l'esprit. [...] L'Allemagne actuelle n'a aucun projet contre la France. [...] Si Hitler a une main qui salue, qui s'étend vers les masses de la façon que l'on sait, son autre main, dans l'invisible, ne cesse d'êtreindre fidèlement la main de celui qui s'appelle Dieu.

Alphonse de CHATEAUBRIANT, *La Gerbe des forces*

Ni militairement ni économiquement, Hitler ne pourrait faire la guerre. L'Allemagne manque de cadres qualifiés dans tous les domaines.

André MARTY, *Discours au Vel d'Hiv*, 19 février 1938.

M. Hitler est par nature artiste et non politique et, une fois réglée la question de la Pologne, il se propose de finir ses jours en artiste et non en faiseur de guerre.

Sir Neville CHAMBERLAIN, Premier ministre de Grande-Bretagne, *Déclaration après son entrevue avec Hitler*, 25 août 1939.

Hitler est un drôle de type qui ne sera jamais chanceux. Tout ce qu'il peut espérer, c'est le ministère des Postes.

Maréchal HINDENBURG, 1931, cité in TOLAND, *Adolf Hitler*, 1976

Un Poète allemand, cet Hitler qui invente des nuits de Walpurgis et des fêtes de mai, qui mêle dans ses chansons de marche le romantisme du myosotis, la forêt, le Venusberg, les jeunes filles aux myrtilles fiancées à des lieutenants de sections d'assaut.

Robert BRASILLACH, *Je suis partout*, 30 janvier 1937.

L'Allemagne et l'Europe de cette époque ont vécu un beau rêve, celui de la transformation raciale. En observant ce qui se passe aujourd'hui, nous pouvons nous rendre compte à quel point ce rêve était nécessaire et combien étaient justifiées, à l'époque, les mesures prises.

Pierre RUSCO, « Le problème racial dans l'Allemagne nationale-socialiste », in *Tribune nationaliste*, n° 41/42, 1989.

Le dictionnaire de la bêtise, Robert Laffont, 1989

À quelque chose malheur est bon

Le malheur des autres, cela va sans dire. Il n'y a même que cela de bon. Il est assez difficile de se figurer une chose heureuse arrivant à un voisin de campagne, par exemple, et dont on puisse tirer parti. La preuve, c'est que le bonheur des uns ne fait pas le bonheur des autres, comme le dit fort exactement un autre Lieu commun presque identique.

Votre meilleur ami vient d'hériter inopinément de plusieurs centaines de millions de francs. Eh bien ! il est

probable que vous n'en tirerez pas un centime. Peut-être même entreprendra-t-il de vous dépouiller, car il vous ressemble comme un frère.

Ce qui est incontestablement bon, c'est de voir souffrir le prochain, de savoir qu'il souffre. C'est bon en soi et c'est bon par les conséquences, puisqu'un homme abattu est un homme qu'on peut manger. Or il est bien connu qu'il n'y a pas de chair, pas même celle du cochon, qui soit aussi savoureuse.

Exégèse des lieux communs (1901)

Lèche-cocu

Comme il chouchoutait les maris,
Qu'il les couvait de flatteries,
Quand il en pinçait pour leurs femmes,
Qu'il avait des cornes au cul,
On l'appelait lèche-cocu,
Oyez tous son histoire infâme.

Si l'mari faisait du bateau,

Il lui parlait du tirant d'eau,
De voiles, de mâts de misaine,
De yacht, de brick et de steamer,
Lui, qui souffrait du mal de mer
En passant les ponts de la Seine.

Si l'homme était un peu bigot,
Lui qui sentait fort le fagot,

Criblait le ciel de patenôtres,
Communiait à grand fracas,
Retirant même en certains cas
L'pain béni d'la bouche d'un autre.

Si l'homme était sergent de ville,
En sautoir — mon Dieu, que c'est vil —
Il portait un flic en peluche,
Lui qui, sans ménager sa voix,
Criait « Mort aux vaches » autrefois,
Même atteint de la coqueluche.

Si l'homme était un militant,
Il prenait sa carte à l'instant
Pour bien se mettre dans sa manche,
Biffant ses propres graffiti
Du vendredi, le samedi
Ceux du samedi, le dimanche.

Et si l'homme était dans l'armée,
Il entonnait pour le charmer
« Sambre-et-Meuse » et tout le folklore,
Lui, le pacifiste bêlant
Qui fabriquait des cerfs-volants
Avec le drapeau tricolore.

Eh bien, ce malheureux tocard
Il faisait tout ça vainement, car
Étant comme cul et chemise
Avec les maris, il ne put
Jamais parvenir à son but :
Toucher à la fesse promise.

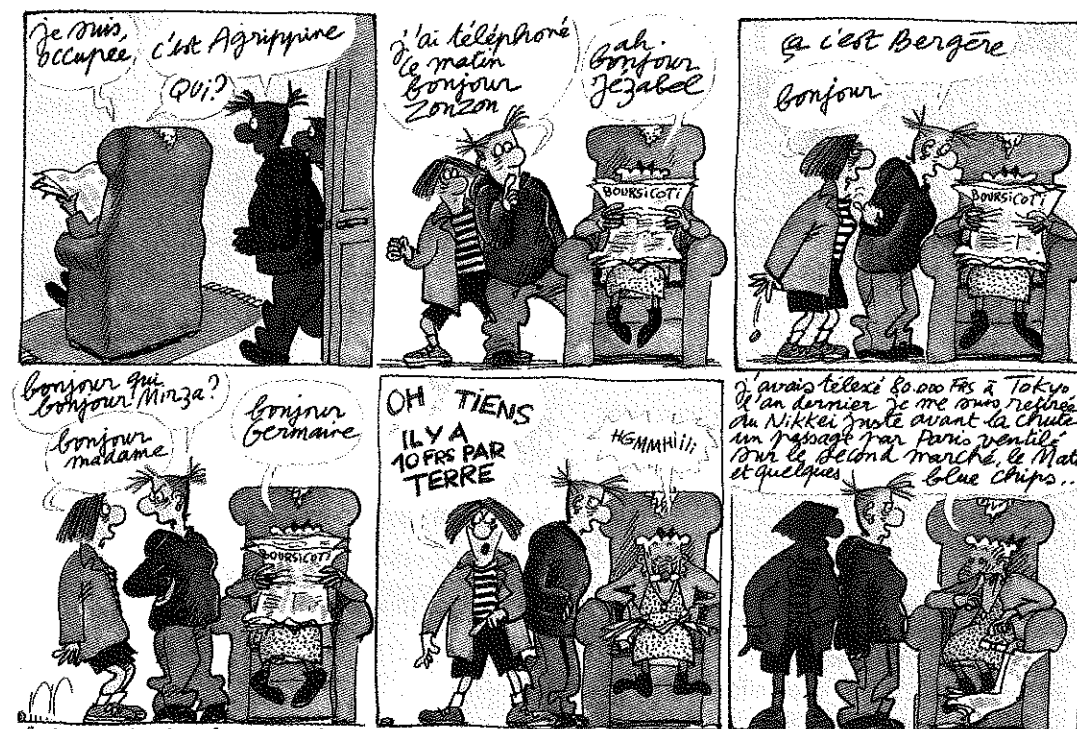
Ravis, ces messieurs talonnaient
Ce bougre qui les flagornait
À la vill', comme à la campagne,
Ne lui laissant pas l'occasion
De se trouver, quell' dérision,
Seul à seul avec leurs compagnes.

Et nous, copains, cousins, voisins,
Profitant (on n'est pas des saints)
De ce que ces deux imbéciles
Se passaient rhubarbe et séné,
On s'partageait leur dulcinée
Qui se laissait faire docile.

Et, tandis que lèche-cocu
Se prosternait cornes au cul
Devant d'éventuelles victimes,
Par surcroît, l'on couchait aussi —
La morale était sauve ainsi —
Avec sa femme légitime.

Éditions Musicales 57 (1976) ; in *Les chansons d'abord*, Le livre de poche, 1993

Une arrière-grand-mère peu banale



Agrippine et l'ancêtre, Paris, éd. Cl. Bretécher, 1998

Le mariage du Cid ou L'assassin de papa
(Drame camique en deux actes)

PREMIER ACTE

Le retour de Rodrigue

DON DIÈGUE

Cher Rodrigue, au retour d'une rive lointaine,
Où tu vainquis le Maure en vaillant capitaine,
Le roi veut que Chimène et toi soyez unis
Et que de votre hymen les doux liens soient bénis.
Le père de Chimène, occis par ta rapière,
Pouvait rendre sa fille à jamais rancunière,
Mais l'amour fut plus fort que son ressentiment.
Justement la voici.

CHIMÈNE

Rodrigue ! mon amant !
Tu me reviens enfin, auréolé de gloire !

RODRIGUE

Tu m'as donc pardonné ?

CHIMÈNE

C'est une vieille histoire !
Mon père est mort, c'est vrai, de ton estoc fatal,
Mais ce fut en combat légitime et loyal.
Don Diègue avait reçu de sa main une gifle,
Tu lavas dans le sang cette indigne mornifle,
Et si je pleure encor ce funeste trépas,
Je ne peux t'en vouloir, c'est la faute à papa !
Mais ne ravigons pas le souvenir morose,
Laissons cet incident et parlons d'autre chose,
Dis-moi comment, dans le désert au sable d'or,
On te donna le nom de Cid Campeador ?

RODRIGUE

Te conter mes exploits serait plus long, Chimène,
Que le récit de Thérémène !
Laisse-moi seulement te relater qu'un jour
J'ai bien failli quitter ce terrestre séjour.

CHIMÈNE

Ciel ! tu faillis périr ?

RODRIGUE

Oui, les cavaliers Maures
Tels de diaboliques centaures
M'assaillaient de partout armés de yatagans.
J'embrochai de mon fer mille de ces brigands,
Et me croyais vainqueur, quand leur chef, par trahison,
Monte sur un palmier, d'où le Maure me vise,
Il me rate et veut fuir, poussant des cris stridents,
Mon coursier le poursuit et prend le Maure aux dents;
Puis secouant le Saladin comme salade,
Il le projette au loin. Alors, pour l'estocade,
Je descends et je tranche, en poussant trois hourras,

Cette tête de Maure au ras,
Au ras du cou, d'un coup ! Ce jour-là, ma rapière
Transforma le désert en vaste cimetière,
Et le combat finit, faute de combattants !

DON DIÈGUE

Tu déclamas déjà ce vers-là dans le temps,
Mais on peut répéter toujours la même antienne
Quand on est un héros et qu'elle est cornélienne !

CHIMÈNE

Les Mauresques, là-bas, en te voyant vainqueur,
N'ont-elles pas tenté de t'enflammer le cœur,
De te séduire avec cette « danse-du-ventre »
Dont on dit que tout nu leur nombril est le centre
Et qui dans ce pays aux Arabes promet
Le paradis de Mahomet ?

RODRIGUE

Oui, mais j'avais juré de te rester fidèle,
Elles brulaient pour moi, mais fuyant l'infidèle
Et les danses de la casbah
Je m'éloignais toujours là-bas,
De leurs nombrils danseurs ! Car aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombril des almées !

CHIMÈNE

Je brule, ô mon héros, de t'accorder ma main !

DON DIÈGUE

Le roi devant la cour vous unira demain.

RODRIGUE

Encor pardon de vous avoir faite orpheline !

CHIMÈNE

Même eussiez-vous occis oncles, tantes, cousines,
Et toute ma famille et mon chien Alcindor,
Que je vous aimerais, mon Cid Campeador !

RODRIGUE

Par ma faute à l'hymen manquera mon beau-père !
Mais, Chimène, l'amour vous fera, je l'espère,
Oublier que c'est moi qui causai son trépas,
Vous m'en voyez navré !

CHIMÈNE

Ne vous en faites pas !

DEUXIÈME ACTE

Remords et Providence

RODRIGUE

Voilà déjà trois mois, Chimène mes amours
Que nous sommes époux. Mais depuis quelques jours,
Tu sembles n'avoir plus l'amoureuse tendresse,
Dont la « lune-de-miel » me fit goûter l'ivresse,
Quand nous nous gondolions à Venise, en rêvant,
Sous le « Pont-des-Soupirs ». Mais, retour décevant,
Tu parais chaque jour de plus en plus morose,
Et, lorsque mon baiser sur ta lèvre se pose,
Tu tressailles soudain, et ta bouche veut fuir
Ma lèvre qui désire à la tienne s'unir !
Ne m'aimerais-tu plus ? Parle, cela m'intrigue,
Et je veux tout savoir.

CHIMÈNE

Pardonne-moi Rodrigue,
Je souffre plus que toi de te voir malheureux,
Mais je ne suis plus moi, depuis le rêve affreux,
Qui chaque nuit vient me hanter !

RODRIGUE

Quel est ce rêve ?

CHIMÈNE

Je vois le spectre de mon père, qui sans trêve,
Répète en me fixant : « Chimène, n'es-tu pas
« Honteuse d'adorer l'assassin de papa !
« Il caresse ton corps, de la main meurtrière,
« Qui transperça jadis mon cœur de sa rapière !
« À qui tua son père on ne pardonne pas,
« Tu ne dois pas aimer l'assassin de papa ! »

RODRIGUE

L'assassin de papa ! vraiment il exagère !
Mais ce n'est là qu'une vision mensongère
Illusion de ton cerveau surexcité !

CHIMÈNE

Hélas non, c'est la vérité !
Toutes les nuits, je vois son fantôme apparaître
Et lorsque je m'éveille, il me faut reconnaître
Qu'il a raison et que serait-il un nabab,
On doit fuir, par respect, l'assassin de son « dab » !

RODRIGUE, énérvé

Encor ! Mais en duel chacun a même risque !
Je ne suis pas un assassin ! Change de disque !...
Mais chut ! on vient...

CHIMÈNE

Qui est là ?

LE SERVITEUR

Une sorte de duègne
Se nommant doña Papouilla
Qui voudrait voir, céans, la señora Chimène.

CHIMÈNE

Papouilla ? Quès aco ?... à l'instant qu'on l'amène.

RODRIGUE

Je vous laisse.

CHIMÈNE

Restez.

RODRIGUE

C'est peut-être indiscret...

CHIMÈNE

Pour vous, je n'ai jamais, Rodrigue, de secret.

RODRIGUE

Bien.

LE SERVITEUR, annonçant

Doña Papouilla !

DOÑA PAPOUILLA, entrant

Viens dans mes bras, ma fille !

CHIMÈNE, interloquée

Comment ?

PAPOUILLA

Après vingt ans, je reviens en Castille,
Pour revoir mon enfant ! Chimène, trait pour trait,
De ta mère à vingt ans tu sembles le portrait.

CHIMÈNE

Ma mère ?

PAPOUILLA

Oui, c'est moi !

CHIMÈNE

Mais non, ma mère est morte
Quand je naquis.

PAPOUILLA

C'est faux ! Je fus mise à la porte
Par le comte Gormas, ton père, mon époux,
Qui trouva dans ma chambre un stock de billets doux
Envoyés par mes amoureux. Ivre de rage,
Il fit courir le bruit que j'étais en voyage ;
Puis, quelque temps après, feignant le désespoir,
Annonça mon décès et s'habilla de noir,
Il aurait bien mieux fait de se vêtir en jaune,
Car il était naïf plus encore qu'un béjaune.

Et je lui fis porter, bien qu'il fût un héros,
Ce qui sert d'ornement aux têtes des toros !

CHIMÈNE
Señora, respectez le front de feu mon père !

PAPOUILLA
Mais tu n'es pas sa fille, et ce fut mon compère
Mon amant le grand toréro Comcombuttifa
Qui me rendit mère...

CHIMÈNE
Qu'entends-je ?

PAPOUILLA
Pour ton bien,
J'ai gardé mon secret, le comte ne sut rien,
Et pendant les vingt ans que dura mon absence,
Afin qu'il t'élevât, j'ai gardé le silence.
Mais apprenant, au loin, de don Gormas la fin,
J'ai couru sans délai pour t'embrasser enfin !
Chimène, dans mes bras !

CHIMÈNE
Ma mère !
(Elles s'embrassent.)

PAPOUILLA
Et vous mon gendre,
N'ayez plus de remords, aimez-la d'un cœur tendre,

Son père, un toréro fameux de Grenada,
Est mort étripailé dans une « cornada » !

RODRIGUE
Je n'ai donc pas tué le père de Chimène ?

PAPOUILLA
Non, caramba ! Le vrai succomba dans l'arène !

CHIMÈNE, joyeuse
À don Diègue allons tous annoncer de ce pas
Que Rodrigue n'est plus l'assassin de papa !

RODRIGUE
Grâce à ma belle-mère à la cuisse légère,
De l'heureuse nouvelle aimable messagère,
Qui pour notre bonheur ayant pris un amant,
À notre drame apporte un joyeux dénouement !

PAPOUILLA
À présent vous vivrez sans remords je l'espère ?

CHIMÈNE
Et olé donc ! c'est pas mon père !

Tous
Et olé donc ! c'est pas son père !

RIDEAU

Les Nuits de la Tour de Nesle et autres contes (env. 1920), J.-J. Pauvert,

Miguel de CERVANTES — *Don Quichotte et les moulins à vent*

Là dessus ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a en cette plaine, et, dès que don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que nous n'eussions su désirer, car voilà, ami Sancho Pança, où se découvrent trente ou quelque peu plus de démesurés géants, avec lesquels je pense avoir combat et leur ôter la vie à tous, et de leurs dépouilles nous commencerons à nous enrichir : car c'est ici une bonne guerre, et c'est faire grand service à Dieu d'ôter une si mauvaise semence de dessus la face de la terre. — Quels géants ? dit Sancho. — Ceux que tu vois là, répondit son maître, aux longs bras, et d'aucuns les ont quelquefois de deux lieues. — Regardez, monsieur, répondit Sancho, que ceux qui paraissent là ne sont pas des géants, mais des moulins à vent et ce qui semble des bras sont les ailes, lesquelles, tournées par le vent, font mouvoir la pierre du moulin. — Il paraît bien, répondit don Quichotte, que tu n'es pas fort versé en ce qui est des aventures : ce sont des géants, et, si tu as peur, ôte-toi de là et te mets en oraison, tandis que je vais entrer avec eux en une furieuse et inégale bataille. » Et, disant cela, il donna des éperons à son cheval Rossinante, sans s'amuser aux cris

que son écuyer Sancho faisait, l'avertissant que sans aucun doute c'étaient des moulins à vent, et non pas des géants, qu'il allait attaquer. Mais il était tellement aheurté à cela que c'étaient des géants qu'il n'entendait pas les cris de son écuyer Sancho, ni ne s'apercevait pas de ce que c'était, encore qu'il en fût bien près ; au contraire, il disait à haute voix : « Ne fuyez pas, couardes et viles créatures, car c'est un seul chevalier qui vous attaque. » Sur cela il se leva un peu de vent, et les grandes ailes de ces moulins commencèrent à se mouvoir, ce que voyant don Quichotte, il dit : « Vous pourriez mouvoir plus de bras que ceux du géant Briarée : vous allez me le payer. » Et, disant cela, il se commanda de tout son cœur à sa dame Dulcinée, lui demandant qu'elle le secourût en ce danger ; puis, bien couvert de sa rondache, et la lance en l'arrêt, il accourut, au grand galop de Rossinante, donner dans le premier moulin qui était devant lui, et lui porta un coup de lance en l'aile : le vent la fit tourner avec une telle violence qu'elle mit la lance en pièces, emmenant après soi le cheval et le chevalier, qui s'en furent rouler un bon espace parmi la plaine.

L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche, traduit de l'espagnol par Jean CASSOU, Paris, Gallimard, 1949

Driss CHAÏBI

— *L'écrivain et le receveur des P. T. T.* —

(La scène se passe au Maroc.)

Début juin, le receveur des P.T.T. me coinça dans la rue, me donna l'accolade. Il fleurait un after-shave musqué, musclé. Deux de ses dents étaient en or massif. La cinquantaine courtaude, la panse bien garnie.

— Je te félicite, maître.

— Ah ? Tu as lu mes Œuvres complètes ?

— Ce n'est pas ça. Tu as fait un héritage ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— Ça grimpe.

— Qu'est-ce qui grimpe ?

D'un index poilu, il me désigna le zénith flamboyant.

— Ça va plus vite que les Scuds. C'est là-haut, tout là-haut. C'est astronomique.

— Je ne suis qu'un écrivain. Précise ta pensée. C'est trop éthéré pour moi. De quoi parles-tu ?

— De ta note de téléphone.

Il m'entraîna à la terrasse d'un café, m'offrit un verre de thé, une cigarette, une poignée de main chaude de compréhension.

— Je sais, maître, je sais. Tu es en train de dicter ton nouveau chef-d'œuvre à ton éditeur, à Paris, de vive

voix. Les unités défilent, défilent, s'amassent, gonflent. Mais les créateurs comme toi ne s'aperçoivent pas de ce petit détail, c'est normal. Bon, je peux attendre quinze jours trois semaines avant de t'envoyer cette fichue note. Je la laisse trainer depuis un mois, d'ailleurs. Je suis le chef et ce n'est pas un sous-chef qui me ferait la moindre remarque. Il ne faut pas que ton imagination soit sciée par de basses contingences matérielles, comme disait André Gide. [...]

Dis donc, maître : il doit être bien gros, ton roman.

— Non.

— Comment non ?

— Je n'ai pas écrit une seule ligne, depuis un an et demi que je suis de retour au pays.

— Il doit y avoir une fuite, alors, ce n'est pas possible. Je t'envoie un technicien demain matin.

— Mes beaux-parents se proposent de venir nous rendre visite. Par conséquent, ils téléphonent et ma femme les rappelle.

Ici, le receveur se leva à moitié, m'embrassa sur les joues, appela le garçon de café.

— Va au bureau. Dis-leur que j'en ai pour un petit moment. Je suis en conférence avec notre écrivain national.

L'inspecteur Ali, Denoël, 1981

Albert COHEN

— *Rapports hiérarchiques* —

La porte du cabinet s'ouvrit et Adrien osa refuser de passer le premier, puis osa obéir. Suivis par les regards des huissiers dont les cocottes avaient disparu, les deux fonctionnaires se promènèrent dans le hall, le grand parlant et le petit écoutant, tête adorante vers Solal qui soudain le prit par le bras.

Chaste et timide, bouleversé par ce sublime attouchement et par tant de bonté, l'esprit délicieusement en déroute, Adrien Deume allait immatériellement aux côtés du chef, allait et tremblait de s'embrouiller dans sa marche et de mal régler son pas sur le pas auguste. Sentimental et confus, souriant et transpirant, éperdu d'être palpé par une main hiérarchique, trop troublé pour sentir toute la douceur d'un tel contact, il allait d'un pas glissant et distingué, écoutant de toute son âme et ne comprenant rien. Séduit et féminin, frémissant et léger, spiritualisé, vierge bouleversée et timide épousée conduite à l'autel, il allait au bras du supérieur, et son sourire de jouvencelle était délicatement sexuel. Intime, il était intime avec un supérieur, avait enfin des rapports personnels ! Ô bonheur de son bras tâté ! C'était la plus belle heure de sa vie.

Belle du seigneur, Gallimard, 1968

COLUCHE

— *L'étudiant* —

Je me souviens quand j'étais p'tit à la maison, le plus dur, c'était la fin du mois... Surtout les trente derniers jours... Parce qu'à cette époque-là, mon père y travaillait à mi-temps, comme y disait. Y travaillait douze heures par jour seulement, le reste du temps, il faisait ce qu'il voulait.

Il allait bosser avec son vélo ! Y revenait de bosser avec son vélo ! Il graissait son vélo ! Il dégraissait son pantalon ! Il faisait ce qu'il voulait.

À cette époque-là, y avait beaucoup de boulot pour

les ouvriers. Ils étaient pas beaucoup payés, mais y avait beaucoup de boulot. Maintenant, ils sont mieux payés, les ouvriers, mais c'est fini, y a plus de boulot.

Allez circulez ! Y a rien à voir... Allez, hop !...

Oh, nom de Dieu !

Et même, mon père, il avait été vingt-cinq ans dans la même crèmerie. Viré ! Chômiste !

Jusqu'à la fin d'sa mort... toute sa vie...

Alors, il avait écrit dans les Administrations :

« Monsieur, j'm'excuse de vous déranger pendant la

sieste, alors, voilà, euh... J'ai fait tout qu'est-ce qu'on m'a dit, j'ai fait la guerre avec les Allemands... ou contre les Allemands, d'ailleurs... »

Non, avec, ils la faisaient aussi, eux !

« J'ai fait comme on m'a demandé deux enfants virgule six, j'en ai eu trois, j'ai pas trouvé la virgule. Bon. Et maintenant, j'ai plus de travail. Je voudrais savoir qu'est-ce qu'il faut que je fais ? »

Et les mecs y z'ont répondu :

« Écrivez-nous de quoi vous avez besoin, on vous expliquera comment vous en passer. »

C'est sympa, hein !

Ils sont pas obligés. Ils sont pas obligés !

Bruno COPPENS

Le Belge

Le Belge est bipède à la langue fourchue car il doit s'exprimer à la fois en français et en néerlandais.

Le Belge parle le belge, langue peuplée de belgicismes. Les belgicismes sont des expressions qui une fois citées en dehors du territoire, vous marquent à vie !

Signalons la confusion mentale que font les Belges entre le savoir et le pouvoir.

Alors qu'un Français dirait simplement : « Je viens te voir pour que tu m'aides », le Belge dira, lui : « Je vais savoir pouvoir venir te voir, sais-tu, juste pour voir si tu vas savoir y pouvoir ».

Alors on s'est démerdés, parce que mon père, il était philosophe. On s'est démerdés, parce qu'avant, on était emmerdés à la maison, avec l'argent qu'il gagnait, mon père. C'était pas beaucoup. Après, on était emmerdés aussi, mais c'était avec l'argent qu'il gagnait pas. C'est pas qu'il y avait une différence énorme, c'est qu'on était cinq sur la différence. Alors !

Mais mon père était philosophe, il disait :

« On n'a qu'à manger des artichauts. Les artichauts, c'est un vrai plat de pauvres. C'est le seul plat que quand t'as fini de manger, t'en as plus dans ton assiette que quand t'as commencé ! »

Balèze, hein, mon père !

Les inoubliables (1980), Pocket (Fixot), 1992

S'il est vrai que le savoir est quelque part une forme de pouvoir et que le pouvoir repose généralement sur un quelconque savoir, il faut quand même savoir pouvoir distinguer !

Car, autant on peut parfois savoir sans y pouvoir grand-chose, autant personne ne prend le pouvoir sans le savoir, question de vie ou de mort.

Donc finalement, savoir distinguer le « savoir » et le « pouvoir » est une question de savoir-vivre pour pouvoir vivre ! Et cela, tu peux le savoir.

L'insoutenable légèreté des lettres, Bruxelles, Legrain, 1991

Pierre DAC

Le Schmilblick

L'un des principaux éléments du Schmilblick est la papsouille à turole d'admission qui laisse passer un certain volume de laplaxmol, lequel, comme nul ne l'ignore, n'est autre qu'un combiné de smitmuphre à l'état pur et de roustimalabémol sulsiphoré. Le laplaxmol, après avoir été soumis à un courant polyfoisé de l'ordre de 2 000 spickmocks exactement — moins, ce ne serait pas assez, plus ce serait trop —, se transforme alors en troufinium filtrant, non pas à l'état métalbornique, ce qui serait non seulement ridicule, mais encore totalement inopérant, mais bel et bien à l'état guilmaturé, d'où formation de gildoplate de raboninite, élément neuromoteur et fondamental du Schmilblick.

La mise en marche du Schmilblick est, vous allez en juger, d'une déconcertante facilité puisqu'elle s'opère par simple rivaxion de la rabruche.

Automatiquement, le flugdug — le flugdug métrano-clapsoïdique, naturellement, autrement, ça n'aurait aucun sens —, le flugdug, donc, entraîne, par le jeu de sa liquemouille et de ses trois spodules, le bournoufle

du grand berdinière, qui faisant pression sur la rutole de sibergement libère la masse des zavaltrétopes, lesquels poussent le clampier dans la direction du viret d'alcalimon. Jusqu'à ces derniers temps, il y avait à ce stade un risque permanent de calcifrage par suite du passage du flagdazmuhl dans le calcif du propentaire de nortification.

Or, il a suffi aux frères Fauderche de brancher un simple schpatzinock du commerce sur le bidule d'échappement et deux pepsoïdaux clatinomalfoireux sur l'artimon préférentiel pour placer le Schmilblick en position idéale d'évernescence pornogyrotringloïdale, d'où élimination radicale et radicale-socialiste de tout risque d'accident — plus de saturation par accumulation des gaz spléléométriques, désormais fulmiférés par le lavalnaplage électronique des onazbiplucks, plus d'autogaltraminage puisque l'utilisation rationnelle, dans les clangons paphomoteurs de la force extraphalzaroidique, laquelle, comme nul ne l'ignore, est proportionnelle au carré des ondes talardinconcentriques.

In Jacques PESSIS, *Pierre Dac*, François Bourin, 1992

Pierre DANINOS

Le Jacassin

« Tous ces agrandissements, Dieu sait où ça les mènera !

— Et pourquoi, je vous le demande ?

— Pour épater le voisin.

— Elle se pare des plumes du paon.

— Pour en mettre plein la vue.

— Si les gens étaient plus raisonnables...

— Il n'y a plus de mesure.

— Il cassera sa pipe comme tout le monde.

— Pourrait bien se casser les reins avant...

— Les alouettes ne lui tomberont pas toujours toutes rôties dans le bec !

— Il sera bien avancé le jour où la faillite le guettera !

— Ça...

— Ssss...

— Après les vaches grasses...

— Dire qu'il avait un commerce tranquille... Mais c'est toujours la même chose...

— L'ambition...

— Les femmes...

— Vous mènent ce genre d'hommes par le bout du nez !

— Si les gens savaient se contenter de ce qu'ils ont !...

— Mais non, c'est toujours la même chose : prenez la politique...

— Oh ! moi la politique, vous savez...

— Ce n'est pas beau beau...

— Ça !

— Ôte-toi de là que je m'y mette !

— Pauvre France !

— On lui en fait avaler des couleuvres !

— Et de toutes les couleurs !

— À la merci d'une bande de vauriens...

— De jean-foutres...

— Qui ne songent qu'à s'engraisser...

— Qui la plument comme un pigeon !

— Et qui se foutent pas mal de nous !

— Sauf pour se faire élire.

— Après, ni vu ni connu j't'embrouille !

— Ssss...

— C'est trop commode.

— Trop commode.

— Le pays peut bien crever...

— Ça...

— Ils s'en foutent !

— Il nous faudrait un homme d'État...

— Un Clémenceau.

— Il n'y a plus de Clémenceau.

— Le pays est pourri.

— Tu veux dire le régime !

— Oui, le régime, car le pays demeure sain.

— Le fond est bon.

— C'est les politiciens qui nous rongent.

— Comme le ver dans le fruit.

— Ya qu'à en supprimer les trois quarts ! »

Le Jacassin, Hachette, 1962

Charles DE COSTER

Les frasques d'Ulenspiegel

Ils cheminaient ayant chacun jambe de-ci jambe de-là sur leur baudet.

Lamme remâchant son dernier repas humait l'air frais joyeusement. Soudain Ulenspiegel lui cingla d'un grand coup de fouet son séant, formant bourrelet sur la selle.

— Que fais-tu là ? s'écria Lamme piteusement.

— Quoi ? répondit Ulenspiegel.

— Ce coup de fouet ? dit Lamme.

— Quel coup de fouet ?

— Celui que je reçus de toi, répartit Lamme.

— Du côté gauche ? demanda Ulenspiegel.

— Oui, du côté gauche et sur mon séant. Pourquoi fis-tu cela, vaurien scandaleux ?

— Par ignorance, répondit Ulenspiegel. Je sais très-bien ce que c'est qu'un fouet, très-bien aussi ce que c'est qu'un séant à l'étroit sur une selle. Or, en voyant

celui-ci large, gonflé, tendu et dépassant la selle, je me dis : Puisqu'on n'y peut pincer avec le doigt, un coup de fouet n'y saurait non plus pincer avec la mèche. Je fis erreur.

Lamme souriant à ce propos, Ulenspiegel poursuivit en ces termes :

— Mais je ne suis pas seul en ce monde à pécher par ignorance, et il est plus d'un maître sot étalant sa graisse sur la selle d'un âne qui me pourrait rendre des points. Si mon fouet pécha à l'endroit de ton séant, tu péchas bien plus lourdement à l'endroit de mes jambes en les empêchant de courir derrière la fille qui coquetait dans son jardin.

— Viande à corbeaux ! dit Lamme, c'était donc une vengeance ?

— Toute petite, répondit Ulenspiegel.

La légende d'Ulenspiegel (1867)

Le règne animal

L'animal est un être organisé, doué de mouvement et de sensibilité et capable d'ingérer des aliments solides par la bouche, ou à côté de la bouche si c'est du chocolat.

Le règne animal se divise en trois parties :

- 1) Les animaux.
- 2) L'homme.
- 3) Les enfants.

Les animaux sont comme des bêtes. D'où leur nom. Ne possédant pas d'intelligence supérieure, ils passent leur temps à faire des bulles ou à jouer dans l'herbe au lieu d'aller au bureau. Ils mangent n'importe quoi, très souvent par terre. Ils se reproduisent dans les clairières, parfois même place de l'Église, avec des zézettes et des fougounettes.

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir. C'est pourquoi ils continuent de batifoler quand ils ont 38° 6.

L'homme. Remarquons au passage que si l'on dit « les animaux » au pluriel, on dit « l'homme » au singulier. Parce que l'homme est unique. De même, nous dirons que les animaux font *des* crottes, alors que l'homme sème *la* merde. L'homme est un être doué d'intelligence. Sans son intelligence, il jouerait dans l'herbe ou ferait des bulles au lieu de penser au printemps dans les embouteillages.

Grâce à son intelligence, l'homme peut visser des boulons chez Renault jusqu'à soixante ans sans tirer sur sa laisse. Il arrive aussi, mais moins souvent, que l'homme utilise son intelligence pour donner à l'humanité la possibilité de se détruire en une seconde. On dit alors qu'il est supérieurement intelligent. C'est le cas de M. Einstein, qui est malheureusement mort trop tard, ou de M. Sakharov, qui s'est converti dans l'hu-

manisme enfermé, trop tard également.

Les hommes ne mangent pas de la même façon selon qu'ils vivent dans le Nord ou dans le Sud du monde.

Dans le Nord du monde, ils se groupent autour d'une table. Ils mangent des sucres lourds et des animaux gras en s'appelant « cher ami », puis succombent étouffés dans leur graisse en disant « docteur, docteur ».

Dans le Sud du monde, ils sucent des cailloux ou des pattes de vautours morts et meurent aussi, tout secs et désolés, et penchés comme les roses qu'on oublie d'arroser.

Pour se reproduire, les hommes se mettent des petites graines dans le derrière en disant : « Ah oui, Germaine. »

Les enfants, contrairement à l'homme ou aux animaux, ne se reproduisent pas. Pour avoir un bébé, il est nécessaire de croire à cette histoire de petite graine. Malheureusement, les enfants n'y croient pas tellement. À force de voir jouer les animaux dans l'herbe aux heures de bureau, ils s'imaginent, dans leur petite tête pas encore éveillée à l'intelligence, qu'il faut des zézettes et des fougounettes pour faire des bébés.

En réalité, les enfants ne sont ni des hommes ni des animaux. On peut dire qu'ils se situent entre les hommes et les animaux. Observons un homme occupé à donner des coups de ceinture à une petite chienne cocker marrante comme une boule de duvet avec des yeux très émouvants. Si un enfant vient à passer, il se met aussitôt entre l'homme et l'animal. C'est bien ce que je disais.

Ce n'est pas une raison pour nous coller du chocolat sur la figure quand nous écrivons des choses légères pour oublier les vautours.

Chroniques de la haine ordinaire, Seuil, 1987

Alimenter la conversation

Mesdames et messieurs, avez-vous remarqué qu'à table les mets que l'on vous sert vous mettent les mots à la bouche ? J'en ai fait l'observation un jour que je dinai seul. À la table voisine... il y avait deux convives qui mangeaient des steaks hachés... Et tout en mangeant, ils alimentaient la conversation. Au début du repas, tandis que l'un parlait, l'autre mangeait... et inversement ! L'alternance était respectée.

Et puis... les mets appelant les mots et les mots les mets... ils se sont mis à parler et à manger en même temps : — Ce steak n'est pas assez haché, disait l'un, — Il est trop haché pour mon goût, disait l'autre. Les mots qui voulaient sortir se sont heurtés aux mets qui voulaient entrer... (Ils se télescopiaient !) Ils ont commencé à mâcher leurs mots et à articuler leurs mets ! Très vite, la conversation a tourné au vinaigre.

À la fin, chacun ayant ravalé ses mots et bu ses propres paroles, il n'y eut plus que des éclats de « voie » digestive et des « mots » d'estomac ! Ils ont fini par ventriloquer... et c'est à qui aurait le dernier rot ! Puis l'un d'eux s'est penché vers moi. Il m'a dit :

— Monsieur, on n'écrit pas la bouche pleine ! Depuis, je ne cesse de ruminer mes écrits ! Je sais... Vous pensez : « Il a écrit un sketch alimentaire, un sketch haché ! » Et alors ? Il faut bien que tout le monde mange !

À plus d'un titre, Olivier Orban, 1990

Les amours de Jacques

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dîner : il faisait lourd ; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs ; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment encore écrit là-haut... »

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils seront quittes l'un de l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant leur chemin. — Et où allaient-ils ?

— Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : Qu'est-ce que cela vous fait ? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet : « Eh bien, Jacques, où en étions-nous de tes amours ? »

JACQUES. — Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah ! Monsieur, je crois pas qu'il y ait de blessures plus cruelles que celle du genou.

LE MAÎTRE. — Allons donc, Jacques, tu te moques.

JACQUES. — Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas ! Il y a là je ne sais combien d'os, de tendons, et bien d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment... »

Jacques le fataliste et son maître (1792-96)

Les Iles Zhébrides

SCÈNE PREMIÈRE

Follavoine, puis Rose

Au lever du rideau, Follavoine, penché sur sa table de travail, la jambe gauche repliée sur son fauteuil de bureau, la croupe sur le bras du fauteuil, compulse son dictionnaire.

Follavoine, son dictionnaire ouvert devant lui sur la table. — Voyons : « Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?... Iles Hébrides ?... » (On frappe à la porte. — Sans relever la tête et avec humeur.) Zut ! entrez ! (À Rose qui paraît.) Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Rose, arrivant du pan coupé de gauche. — C'est madame qui demande monsieur.

Follavoine, se replongeant dans son dictionnaire et avec brusquerie. — Eh ! bien, qu'elle vienne !... Si elle a à me parler, elle sait où je suis. [...]

Rose. — Oui, monsieur.

Elle remonte.

Follavoine. — C'est vrai ça !... (Rappelant Rose au moment où elle va sortir.) Au fait, dites donc, vous... !

Rose, redescendant. — Monsieur ?

Follavoine. — Par hasard, les... Iles Hébrides... ?

Rose, qui ne comprend pas. — Comment ?

Follavoine. — Les Hébrides ?... Vous ne savez pas où c'est ?

Rose, ahurie. — Les Hébrides ?

Follavoine. — Oui.

Rose. — Ah ! non !... non !... (Comme pour se justifier.) C'est pas moi qui range ici !... c'est madame.

Follavoine, se redressant en refermant son dictionnaire sur son index de façon à ne pas perdre la page. — Quoi ! quoi, « qui range » ! les Hébrides !... des îles ! bougre d'ignare !... de la terre entourée d'eau... vous ne savez pas ce que c'est ?

Rose, ouvrant de grands yeux. — De la terre entourée d'eau ?

Follavoine. — Oui ! de la terre entourée d'eau, comment ça s'appelle ?

Rose. — De la boue ?

Follavoine, haussant les épaules. — Mais non, pas de la boue ! C'est de la boue quand il n'y a pas beaucoup de terre et pas beaucoup d'eau ; mais quand il y a beaucoup de terre et beaucoup d'eau, ça s'appelle des îles !

Rose, abrutie. — Ah ?

Follavoine. — Eh ! bien, les Hébrides, c'est ça ! c'est des îles ! par conséquent, c'est pas dans l'appartement.

Rose, voulant avoir compris. — Ah ! oui !... c'est dehors !

Follavoine, haussant les épaules. — Naturellement ! c'est dehors.

Rose. — Ah ! ben, non ! non je les ai pas vues.

Follavoine, quittant son bureau et poussant familièrement Rose vers la porte pan coupé. — Oui, bon, merci, ça va bien !

Rose, comme pour se justifier. — Y a pas longtemps que je suis à Paris, n'est-ce pas... ?

Follavoine. — Oui !... oui, oui !

Rose. — Et je sors si peu !

Follavoine. — Oui ! ça va bien ! allez !... Allez retrouver madame.

Rose. — Oui, monsieur !

Elle sort.

Follavoine. — Elle ne sait rien cette fille ! rien ! qu'est-ce qu'on lui a appris à l'école ? (Redescendant jusque devant la table contre laquelle il s'adosse.) « C'est pas elle qui a rangé les Hébrides » ! Je te crois, parbleu ! (Se replongeant dans son dictionnaire.) « Z'Hébrides... Z'Hébrides... » (Au public.) C'est extraordinaire ! Je trouve zèbre, zébré, zébrure, zébu !... Mais de Zhébrides, pas plus que dans mon œil ! Si ça y était, ce serait entre zébré et zébrure. On ne trouve rien dans ce dictionnaire !

Par acquit de conscience, il reparcourt des yeux la colonne qu'il vient de lire.

On purge bébé (1910)

Gustave FLAUBERT

Dictionnaire des idées reçues

INFINITÉSIMAL	On ne sait pas ce que c'est, mais a rapport à l'homéopathie.		Dangereuses dans les maisons — corrompent le mari.
INGÉNIEUR	La première des carrières pour un jeune homme.	INSTRUCTION	Laisser croire qu'on en a reçu beaucoup.
	Connait toutes les sciences.		Le peuple n'en a pas besoin pour gagner sa vie.
INHUMATION	Trop souvent précipitée. — Raconter des histoires de cadavres qui s'étaient dévoré le bras pour apaiser leur faim.	INTÉGRITÉ	Appartient surtout à la Magistrature.
		INTRIGUE	Mène à tout.
INNÉES, IDÉES	Les blaguer.	INTRODUCTION	Mot obscène.
INNOCENCE	L'impassibilité la prouve.	INVENTEURS	Meurent tous à l'hôpital — et un autre profite de leur découverte ce n'est pas juste.
INNOVATION	Toujours dangereuse.		Doit se voir immédiatement après le mariage.
INONDÉS	Toujours de la Loire.	ITALIE	Donne lieu à bien des déceptions, n'est pas si belle qu'on dit.
INQUISITION	On a bien exagéré ses crimes.		Tous musiciens traitres.
INSPIRATION	Choses qui la provoquent : vue de la mer, l'amour, les femmes, etc. (poétique)	ITALIENS	
INSTITUTRICES	Sont toujours d'excellente famille qui a éprouvé des malheurs.		

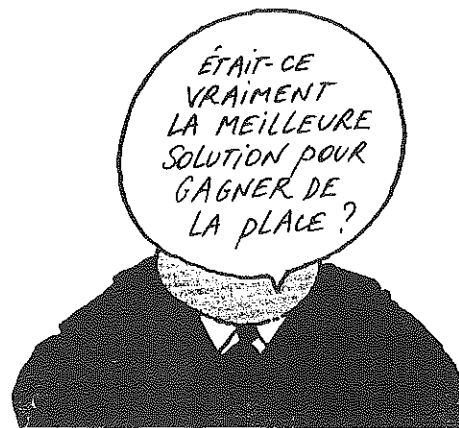
Dictionnaire des idées reçues (1872-80)

André FRANQUIN

Coup de téléphone



Le géant de la gaffe, Dupuis, 1977



L'excellent du chat, Casterman, 1996

Respectueux des convenances, Ivan Yakovlevitch passa son habit par-dessus sa chemise et se mit en devoir de déjeuner. Il posa devant lui une pincée de sel, nettoya deux oignons, prit son couteau et, la mine grave, coupa son pain en deux. Il aperçut alors, à sa grande surprise, un objet blanchâtre au beau milieu ; il le tâta précautionneusement du couteau, le palpa du doigt... « Qu'est-ce que cela peut bien être ? » se dit-il en éprouvant de la résistance.

Il fourra alors ses doigts dans le pain et en retira... un nez ! Les bras lui en tombèrent. Il se frotta les yeux, palpa l'objet de nouveau : un nez, c'était bien un nez, et même, semblait-il, un nez de connaissance ! L'effroi se peignit sur les traits d'Ivan Yakovlevitch. Mais cet effroi n'était rien, comparé à l'indignation qui s'empara de sa respectable épouse.

« Où as-tu bien pu couper ce nez, bougre d'animal ? » s'exclama-t-elle. Ivrogne ! filou ! coquin ! Je vais aller de ce pas te dénoncer à la police, brigand que tu es ! J'ai déjà entendu dire à trois personnes qu'en leur arrachant la barbe tu tirailles le nez des gens à le leur arracher ! »

Cependant Ivan Yakovlevitch était plus mort que vif : il venait de reconnaître le nez de M. Kovaliov, assesseur de collège, qu'il avait l'honneur de raser le mercredi et le dimanche.

[...]

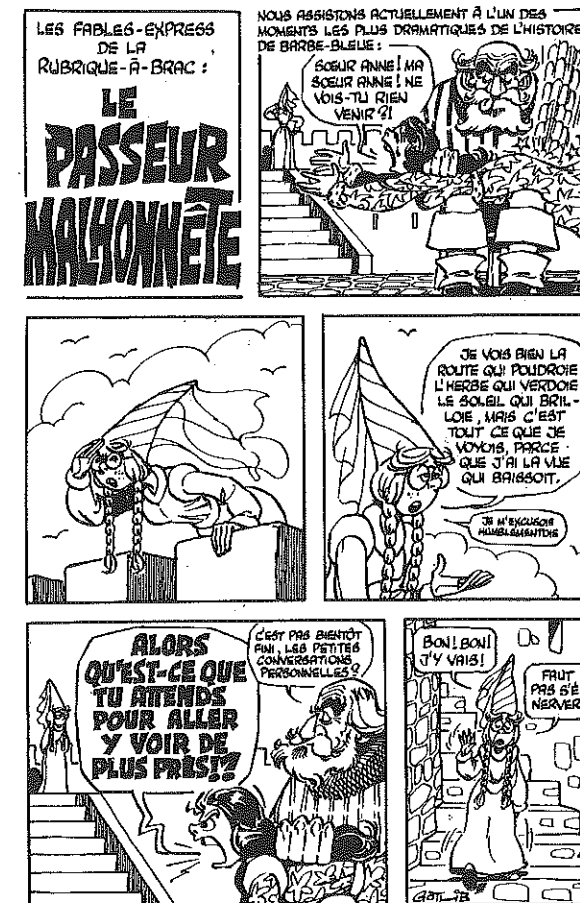
Nouvelles de Pétersbourg (1835), traduit du russe par Henri MONGAULT, Gallimard, 1938

On a regardé des vitrines. Alceste m'a expliqué celle de la charcuterie et puis on a fait des grimaces devant celle de la parfumerie où il y a des glaces, mais on est partis, parce qu'on s'est aperçus que les gens dans le magasin nous regardaient et qu'ils avaient l'air étonnés. Dans la vitrine de l'horloger on a vu l'heure et c'était encore très tôt. « Chouette, j'ai dit, on a encore le temps de rigoler avant de rentrer à la maison. » Comme on était fatigués de marcher, Alceste m'a proposé d'aller dans le terrain vague, là-bas, il n'y a personne et on peut s'asseoir par terre. Il est très bien, le terrain vague, et on a commencé à s'amuser en jetant des pierres contre les boîtes de conserves. Et puis, on en a eu assez des pierres, alors, on s'est assis et Alceste a commencé à manger un sandwich au jambon, le dernier de son cartable. « À l'école, il a dit, Alceste, ils doivent être en plein dans les problèmes. — Non, j'ai dit, à l'heure qu'il est, ça doit être la récré. — Peuh, tu trouves ça amusant, la récré ? » il m'a demandé Alceste. « Peuh ! » je lui ai répondu et puis je me suis mis à pleurer. C'est vrai, ça, à la fin, c'était pas rigolo d'être là, tout seuls, et de ne rien pouvoir faire et d'être obligés de se cacher et

moi j'avais raison de vouloir aller à l'école, même avec les problèmes, et si je n'avais pas rencontré Alceste, je serais à la récré maintenant et je jouerais aux billes et au gendarme et au voleur et je suis terrible aux billes. « Qu'est-ce qui te prend à pleurer comme ça ? » il m'a demandé Alceste. « C'est de ta faute si je ne peux pas jouer au gendarme et au voleur », je lui ai dit. Alceste, ça ne lui a pas plu. « Je ne t'ai pas demandé de me suivre, il m'a dit, et puis, si tu avais refusé de venir, eh bien, j'y serais allé à l'école, tout ça, c'est de ta faute !

— Ah oui ? » j'ai dit à Alceste, comme dit papa à monsieur Blédurt qui est un voisin qui aime bien taquiner papa. « Oui », a répondu Alceste, comme monsieur Blédurt répond à papa, et on s'est battus, comme papa avec monsieur Blédurt.

Le petit Nicolas, Gallimard (Denoël), 1960



Rubrique-à-brac, taume 2, Dargaud, 1972

C'était une charrette ordinaire, avec un cheval étique, et un charretier en sarrau bleu à dessins rouges, comme ceux des maraichers des environs de Bicêtre. [...]

C'était mon tour. J'ai monté d'une allure assez ferme.

— Il va bien ! a dit une femme à côté des gendarmes.

Cet atroce éloge m'a donné du courage. Le prêtre est venu se placer auprès de moi. On m'avait assis sur la banquette de derrière, le dos tourné au cheval. J'ai frémi de cette dernière attention.

Ils mettent de l'humanité là-dedans.

J'ai voulu regarder autour de moi. Gendarmes devant, gendarmes derrière ; puis de la foule, de la foule, et de la foule ; une mer de têtes sur la place.

Un piquet de gendarmerie à cheval m'attendait à la porte du Palais.

L'officier a donné l'ordre. La charrette et son cortège se sont mis en mouvement, comme poussés en avant par un hurlement de la populace.

On a franchi la grille. Au moment où la charrette a tourné vers le Pont-au-Change, la place a éclaté en bruits, du pavé aux toits, et les ponts et les quais ont répondu à faire un tremblement de terre.

C'est là que le piquet qui attendait s'est rallié à l'escorte.

— Chapeaux bas ! chapeaux bas ! criaient mille bouches ensemble. — Comme pour le roi.

Alors j'ai ri horriblement aussi, moi, et j'ai dit au prêtre :

— Eux les chapeaux, moi la tête.

Le dernier jour d'un condamné (1830)

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.

M^{me} SMITH. — Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

M^{me} SMITH. — Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

M^{me} SMITH. — Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

M^{me} SMITH. — Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

M^{me} SMITH. — Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant la troisième, tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, fait claquer sa langue.

M^{me} SMITH. — Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ah, ah, ah. Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

La Cantatrice chauve, Gallimard, 1954

PÈRE UBU. — Merdre.

MÈRE UBU. — Oh ! voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.

PÈRE UBU. — Que ne vous assom'je, Mère Ubu !

MÈRE UBU. — Ce n'est pas moi, Père Ubu, c'est un autre qu'il faudrait assassiner.

PÈRE UBU. — De par ma chandelle verte, je ne comprends pas.

MÈRE UBU. — Comment, Père Ubu, vous estes content de votre sort ?

PÈRE UBU. — De par ma chandelle verte, merdre, madame, certes oui, je suis content. On le serait à moins : capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle Rouge de Pologne et ancien roi d'Aragon, que voulez-vous de mieux ?

MÈRE UBU. — Comment ! après avoir été roi d'Aragon vous vous contentez de mener aux revues une cinquantaine d'estafiers armés de coupe-choux, quand vous pourriez faire succéder sur votre fiole la couronne de Pologne à celle d'Aragon ?

PÈRE UBU. — Ah ! Mère Ubu, je ne comprends rien de ce que tu dis.

MÈRE UBU. — Tu es si bête !

PÈRE UBU. — De par ma chandelle verte, le roi Venceslas est encore bien vivant ; et même en admettant qu'il meure, n'a-t-il pas des légions d'enfants ?

MÈRE UBU. — Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ?

PÈRE UBU. — Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole.

MÈRE UBU. — Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccommoderait tes fonds de culotte ?

PÈRE UBU. — Eh vraiment ! et puis après ? N'ai-je pas un cul comme les autres ?

MÈRE UBU. — À ta place, ce cul, je voudrais l'installer sur un trône. Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues.

PÈRE UBU. — Si j'étais roi, je me ferais construire une grande capeline comme celle que j'avais en Aragon et que ces gredins d'Espagnols m'ont impudemment volée.

MÈRE UBU. — Tu pourrais aussi te procurer un parapluie et un grand caban qui te tomberait sur les talons.

PÈRE UBU. — Ah ! je cède à la tentation. Bougre de merdre, merdre de bougre, si jamais je le rencontre au coin d'un bois, il passera un mauvais quart d'heure.

MÈRE UBU. — Ah ! bien, Père Ubu, te voilà devenu un véritable homme.

PÈRE UBU. — Oh non ! moi, capitaine de dragons, massacrer le roi de Pologne ! plutôt mourir !

MÈRE UBU, à part. — Oh ! merdre ! (Haut.) Ainsi tu vas rester gueux comme un rat, Père Ubu.

PÈRE UBU. — Ventrebleu, de par ma chandelle verte, j'aime mieux être gueux comme un maigre et brave rat que riche comme un méchant et gras chat.

MÈRE UBU. — Et la capeline ? et le parapluie ? et le grand caban ?

PÈRE UBU. — Eh bien, après, Mère Ubu ? (Il s'en va en claquant la porte.)

MÈRE UBU, seule. — Vrout, merdre, il a été dur à la détente, mais vrout, merdre, je crois pourtant l'avoir ébranlé. Grâce à Dieu et à moi-même, peut-être dans huit jours serai-je reine de Pologne.

Ubu roi (1896)

MATHÉMATIQUES

Un nombre concret est un nombre qu'on voit à l'œil nu.

Le maître est un étalon en platine irrigué, chauffé à 0° et posé au niveau de la mer.

Il faut simplifier les fractions sinon elles atteignent des proportions gastronomiques.

Deux droites parallèles sont deux droites qui, comme les rails du chemin de fer, tournent en même temps.

Un cercle est une ligne ronde, sans angles, et fermée pour qu'on ne voie pas où elle commence. Pour trouver la surface, on multiplie le milieu par le centre.

Le carré est une figure qui a un angle droit dans chaque coin.

Un octogone est une sorte de carré qui a huit côtés.

Un parallépipède est un animal dont les deux pieds sont parallèles.

Un cône est une chose idiote. Il y en a donc de toutes sortes.

La foire aux cancre (ca. 1960), Calmann-Lévy, 1990

IMBROGLIO

... Car c'est moi qui m'en occupe des mandats, car mon mari reste quatre à six mois dans la mer... Il m'a demandé un prix fou, car le proverbe dit qu'on n'attrape pas les mouches à coups de bâton, mais on les attrape avec le miel, soi-disant qu'il est garanti cinq ans ; car pour en gagner dix, des fois il faut en perdre deux..

LOGIQUE

Voyez, ce qui m'embête ce mois-ci, c'est que je suis bien embêtée ; donc je m'empresse de vous écrire pour que vous ne soyez pas surpris.

MARQUE D'INTÉRÊT

Si vous voulez être encore un peu passionnant jusqu'au mois prochain, alors on paiera tout le reste. Mais c'est nos dernières paroles...

MANQUE DE POT !

Mon mari a arrêté le travail depuis vingt jours, ayant repris le travail que trois semaines, car cette fois c'est pour des accès à l'anus... Remarquez, cher monsieur, que nous en sommes désolés.

Les perles du facteur, Calmann-Lévy, 1959

Jerome K. JEROME

Les fromages

Je pris mon billet et m'avançai fièrement sur le quai, avec mes fromages, tandis que les gens s'écartaient respectueusement à droite et à gauche. Le train était comble et je dus monter dans un compartiment où il y avait déjà sept personnes. Un vieux monsieur grincheux protesta, mais je montai quand même, et, déposant mes fromages dans le filet, me casai avec un gracieux sourire, en disant que la journée était chaude. Quelques minutes se passèrent, et alors le vieux monsieur commença à se trémousser.

— Ça sent fort le renfermé ici, dit-il.

— On étouffe, positivement, reprit son voisin.

Alors tous deux se mirent à renifler ; au troisième

reniflement il leur prit une suffocation et ils se levèrent sans un mot et sortirent. Puis une grosse dame se leva et dit que c'était honteux de manquer ainsi de respect à une honnête mère de famille ; rassemblant une valise et huit paquets, elle sortit. Les quatre voyageurs restants tinrent bon un moment, mais à la fin un personnage à mine grave, assis dans un coin, et qui, d'après son costume et son aspect général, semblait appartenir à la corporation des pompes funèbres, dit que cela le faisait penser à un petit enfant mort ; sur quoi, les trois autres voyageurs voulurent s'élancer tous à la fois par la portière et se heurtèrent avec force.

Trois hommes dans un bateau (1886), traduit de l'anglais par Deodat SERVAL, Pocket, 1964

Boby LAPOINTE

Méli-Mélodie

Oui, mon doux minet, la mini,
Oui, la mini est la manie
Est la manie de Mélanie
Mélanie l'amie d'Amélie ...
Amélie dont les doux néné
Doux néné de nounou moulés
Dans de molles laines lamées
Et mêlées de lin milanais ...
Amélie dont les néné doux
Ont donné à l'ami Milou
(Milou le dadais de Limoux)
L'idée d'amener des minous ...
Des minous menus de Lima
Miaulant dans les dais de damas
Et dont les mines de lama
Donnaient mille idées à Léda ...

Léda dont les dix dents de lait
Laminaient les mâles mollets
D'un malade mendiant malais
Dinant d'amibes amidonnées
Mais même amidonnée l'amibe
Même l'amibe malhabile
Emmiellée dans la bile humide
L'amibe, ami, mine le bide ...
Et ledit malade adulé
Dont Léda limait les mollets
Indument le mal a donné
Dame Léda l'y a aidé !
Et Léda dont la libido
Demande dans le bas du dos
Mille lents mimis d'animaux
Aux doux minets donna les maux...

Et les minets de maux munis
Mendiant de midi à minuit
Du lait aux néné d'Amélie
L'ont, les maudits, d'amibes enduit
Et la maladie l'a minée,
L'Amélie aux dodus néné
Et mille maux démodelaient
Le doux minois de la mémé
Mélanie le mit au dodo
Malade, laide, humide au dos
Et lui donna dans deux doigts d'eau
De la boue des bains du Lido
Dis, là-dedans, où est la mini ?
Où est la mini de Mélanie ?...
— Malin la mini élimée
Mélanie l'a éliminée

Ah la la la ! Quel méli mélo, dis !
Ah la la la ! Quel méli mélo, dis !

Éditions Francis Dreyfus, 1975

Peindre les délices de la cruauté

Lecteur, c'est peut-être la haine que tu veux que j'invoque dans le commencement de cet ouvrage ! Qui te dit que tu n'en renifleras pas, baigné dans d'innombrables voluptés, tant que tu voudras, avec tes narines orgueilleuses, larges et maigres, en te renversant de ventre, pareil à un requin, dans l'air beau et noir, comme si tu comprenais l'importance de cet acte et l'importance non moindre de ton appétit légitime, lentement et majestueusement, les rouges émanations ? Je t'assure, elles réjouiront les deux trous informes de ton museau hideux, ô monstre, si toutefois tu t'appliques auparavant à respirer trois mille fois de suite la conscience maudite de l'Éternel ! Tes narines, qui seront démesurément dilatées de contentement infatigable, d'extase immobile, ne demanderont pas quelque chose de meilleur à l'espace, devenu embaumé comme de parfums et d'encens ; car, elles seront rassasiées d'un bonheur complet, comme les anges qui habitent dans la magnificence et la paix des agréables cieux.

J'établirai dans quelques lignes comment Maldoror fut bon pendant ses premières années, où il vécut heureux ; c'est fait. Il s'aperçut ensuite qu'il était né méchant : fatalité extraordinaire ! Il cacha son caractère tant qu'il put, pendant un grand nombre d'années ; mais, à la fin, à cause de cette concentration qui ne lui était pas naturelle, chaque jour le sang lui montait à la tête ; jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter une pareille vie, il se jeta résolument dans la carrière du mal... atmosphère douce ! Qui l'aurait dit ! lorsqu'il

embrassait un petit enfant, au visage rose, il aurait voulu lui enlever ses joues avec un rasoir, et il l'aurait fait très souvent, si Justice, avec son long cortège de châtements, ne l'en eût chaque fois empêché. Il n'était pas menteur, il avouait la vérité et disait qu'il était cruel. Humains, avez-vous entendu ? il ose le redire avec cette plume qui tremble ! Ainsi donc, il est une puissance plus forte que la volonté... Malédiction ! La pierre voudrait se soustraire aux lois de la pesanteur ? Impossible. Impossible, si le mal voulait s'allier avec le bien. C'est ce que je disais plus haut.

Il y en a qui écrivent pour rechercher les applaudissements humains, au moyen de nobles qualités du cœur que l'imagination invente ou qu'ils peuvent avoir. Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté ! Délices non passagères, artificielles ; mais, qui ont commencé avec l'homme, finiront avec lui. Le génie ne peut-il s'allier avec la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence ? ou, parce qu'on est cruel, ne peut-on avoir du génie ? On en verra la preuve dans mes paroles ; il ne tient qu'à vous de m'écouter, si vous le voulez bien... Pardon, il me semblait que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête ; mais, ce n'est rien, car, avec ma main, je suis parvenu facilement à les remettre dans leur première position. Celui qui chante ne prétend pas que ses cavatines soient une chose inconnue ; au contraire, il se loue de ce que les pensées hautaines et méchantes de son héros soient dans tous les hommes.

Les Chants de Maldoror (1868-69), Chant premier

Marcel MARIËN

La cathédrale

C'était au temps des dames très pudiques et très imaginatives.

Quand elles allaient se promener au cimetière, elles marchaient à petits pas, et l'on raconte qu'elles serraient étroitement leurs jupes, dans la crainte de troubler les morts en leur redonnant le désir de l'existence sinon le regret. Ou l'un et l'autre, qui sont presque du pareil au même.

Le sentiment photographique, in L. WOUTERS et A. BOSQUET, La poésie francophone de Belgique 1903-1926, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1992

MOLIÈRE

La prose

MONSIEUR JOURDAIN. — Il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela sera galant, oui.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, point de vers.
MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi ! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que ce fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux

point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Ou bien : « D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. » Ou bien : « Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. » Ou bien : « Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. » Ou bien : « Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas. (Il sort.)

Le bourgeois gentilhomme (1670), Acte II, scène V

NERVAL

El desdichado

Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie ;
Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Byron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Les Chimères (1847)

...et OULIPO

El desecativo

Je suis le tenu, le vibrant, l'incontrôlable
Le priodonte d'Aramis à la tourmaline abonnée,
Ma sextile étrangeté est moulue et mon lycanthrope constricteur
Poste le solin nominal de la mélèque.

Dans la nuncupation du ton, toi qui m'as constellé
Renfaite-moi le Pélion ou la mercuriale d'Ivry,
La flocculation qui planifiait tant à mon cofidéjuseur déssalé
Et la trempe où le panaméricanisme à la rosse s'alphabetise

Suis-je Amundsen ou Philémon ? Lycomède ou Blackett ?
Mon frottement est roulier encore du balai de la réitération.
J'ai reviré dans la guelte où nasalise la smaltine

Et j'ai trois fois valide trélingué l'Adriatique
Moletant tour à tour sur la machette d'Ortolan
Les sourires de la saisie-exécution et les cricris de la félonie.

La littérature potentielle, Gallimard, 1973

Daniel PENNAC

Naissance d'un écrivain

Des mois ! Des mois de gavage intensif ! Des mois de couscous-calories spécial J.L.B. ! Matin et soir ! Aussi léger que l'humour de Hadouch et de ses deux sbires. Évidemment, mes joues ne se sont pas alourdies d'un gramme. C'est l'estomac qui a poussé sa pointe et le cul qui s'est arrondi. Avec les joues restées creuses, ça m'a donné la mine d'un ancien romantique reconverti dans la choucroute.

Chabotte n'était pas d'accord avec moi :

— Une idée que vous vous faites, monsieur Malaussène, vous prenez de la densité et cela vous surprend. C'est que, pour la première fois de votre vie, vous pesez votre poids d'homme sur notre bonne terre. Je vais pouvoir appeler le tailleur.

Le tailleur avait un nom rituel, des doigts-libellules et le sourire de Vittorio De Sica. Chabotte sautillait gaie-ment autour de nous, conseillant une épingle par-ci, suggérant un rabat par-là, jugeant cette rayure trop fan-

taisiste, ce gris-noir trop clérical.

— Les chaussettes, monsieur Malaussène, les chaussettes... Ne jamais négliger les sous-vêtements, ils doivent faire peau avec le costume. N'est-ce pas chère amie ?

Je l'affirme haut et fort : qui ne s'est jamais retrouvé à poil devant son éditeur, sous l'œil de feu Vittorio De Sica, pendant qu'un ex-ministre de l'Intérieur pousse des petits cris autour de lui, ignore tout de la honte.

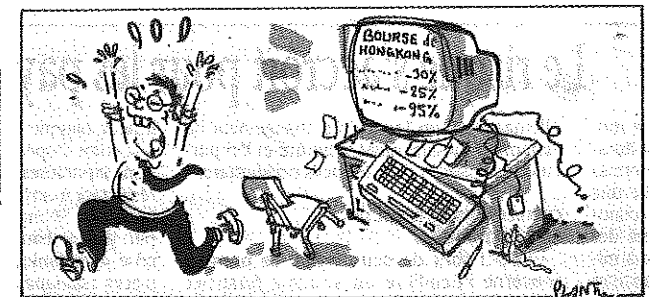
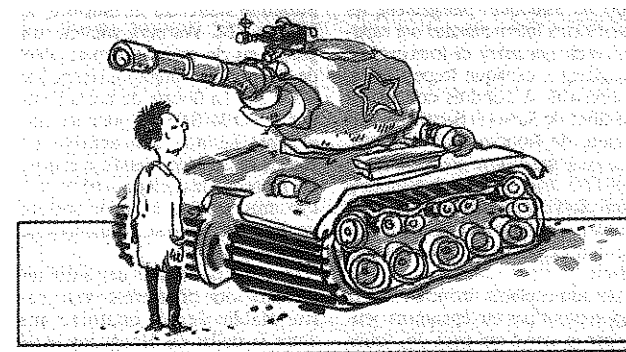
Total, ils m'ont taillé trois costumes trois pièces, dans un de ces tissus extra-fins venus d'ailleurs et nettement au-dessus des moyens de Gatsby. (Benjamin Malaussène ou le cachemire cache-misère.)

— Et portez-les, monsieur Malaussène, domestiquez votre nouvelle peau, je ne veux pas que vous donniez l'impression d'être tombé dans votre costume d'écrivain par hasard. Le best-seller, ça se porte sur soi !

La petite marchande de prose, Gallimard, 1989

PLANTU

Des tanks au krach



Dessins parus dans *Le Monde* du 24 octobre 1997

Raymond QUENEAU

La vocation de Zazie

— Moi, déclara Zazie, je veux aller à l'école jusqu'à soixante-cinq ans.

— Jusqu'à soixante-cinq ans, répéta Gabriel un chouïa surpris.

— Oui, dit Zazie, je veux être institutrice.

— Ce n'est pas un mauvais métier, dit doucement Marceline. Y a la retraite.

Elle ajouta ça automatiquement parce qu'elle connaissait bien la langue française.

— Retraite mon cul, dit Zazie. Moi c'est pas pour la retraite que je veux être institutrice.

— Non bien sûr, dit Gabriel, on s'en doute.

— Alors c'est pourquoi ? demanda Zazie.

— Tu vas nous expliquer ça.

— Tu trouverais pas tout seul, hein ?

— Elle est quand même fortiche la jeunesse d'aujourd'hui, dit Gabriel à Marceline.

Et à Zazie :

— Alors ? pourquoi tu veux l'être, institutrice ?

— Pour faire chier les mêmes, répondit Zazie. Ceux qu'auront mon âge dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, dans mille ans, toujours des gosses à emmerder.

— Eh bien, dit Gabriel.

— Je serai vache comme tout avec elles. Je leur ferai lécher le parquet. Je leur ferai manger l'éponge du tableau noir. Je leur enfoncerai des compas dans le derrière. Je leur botterai les fesses. Parce que je porterai des bottes. En hiver. Hautees comme ça (geste). Avec des grands éperons pour leur larder la chair du derche.

— Tu sais, dit Gabriel avec calme, d'après ce que disent les journaux, c'est pas du tout dans ce sens-là que s'oriente l'éducation moderne. C'est même tout le

contraire. On va vers la douceur, la compréhension, la gentillesse. N'est-ce pas, Marceline, qu'on dit ça dans le journal ?

— Oui, répondit doucement Marceline. Mais toi, Zazie, est-ce qu'on t'a brutalisée à l'école ?

— Il aurait pas fallu voir.

— D'ailleurs, dit Gabriel, dans vingt ans, y aura plus d'institutrices : elles seront remplacées par le cinéma, la télé, l'électronique, des trucs comme ça. C'était aussi écrit dans le journal l'autre jour. N'est-ce pas, Marceline ?

— Oui, répondit doucement Marceline.

Zazie envisagea cet avenir un instant.

— Alors, déclara-t-elle, je serai astronaute.

— Voilà, dit Gabriel approuvativement. Voilà, faut être de son temps.

— Oui, continua Zazie, je serai astronaute pour aller faire chier les Martiens.

Zazie dans le métro, Gallimard, 1959

Raymond QUENEAU

Exercices de style

ALORS

Alors l'autobus est arrivé. Alors j'ai monté dedans. Alors j'ai vu un citoyen qui m'a saisi l'œil. Alors j'ai vu son long cou et j'ai vu la tresse qu'il y avait autour de son chapeau. Alors il s'est mis à pester contre son voisin qui lui marchait alors sur les pieds. Alors, il est allé s'asseoir.

Alors, plus tard, je l'ai revu Cour de Rome. Alors il était avec un copain. Alors, il lui disait, le copain : tu devrais faire mettre un autre bouton à ton pardessus. Alors.

AMPOULÉ

À l'heure où commencent à se gercer les doigts roses de l'aurore, je montai tel un dard rapide dans un autobus à la puissante stature et aux yeux de vache de la ligne S au trajet sinueux. Je remarquai, avec la précision et l'acuité de l'Indien sur le sentier de la guerre, la présence d'un jeune homme dont le col était plus long que celui de la girafe au pied rapide, et dont le chapeau

de feutre mou fendu s'ornait d'une tresse, tel le héros d'un exercice de style. La funeste Discorde aux seins de suie vint de sa bouche empestée par un néant de dentifrice, la Discorde, dis-je, vint souffler son virus malin entre ce jeune homme au col de girafe et à la tresse autour du chapeau, et un voyageur à la mine indécise et farineuse. Celui-là s'adressa en ces termes à celui-ci : « Dites-moi, méchant homme, on dirait que vous faites exprès de me marcher sur les pieds ! » Ayant dit ces mots, le jeune homme au col de girafe et à la tresse autour du chapeau s'alla vite asseoir.

Plus tard, dans la Cour de Rome aux majestueuses proportions, j'aperçus de nouveau le jeune homme au cou de girafe et à la tresse autour du chapeau, accompagné d'un camarade arbitre des élégances qui proférait cette critique que je pus entendre de mon oreille agile, critique adressée au vêtement le plus extérieur du jeune homme au col de girafe et à la tresse autour du chapeau : « Tu devrais en diminuer l'échancrure par l'addition ou l'exhaussement d'un bouton à la périphérie circulaire. »

Exercices de style, Gallimard, 1957

François RABELAIS

Gargantua et le torche-cul

Sus la fin de la quinte année, Grandgousier, retournant de la défaite des Canarriens, visita son filz Gargantua. Là fut resjouy comme un tel pere pouvoit estre voyant un sien tel enfant, et, le baisant et accolant, l'interrogeoyt de petit propos pueriles en diverses sortes. Et beut d'autant avecques luy et ses gouvernantes, esquelles par grand soing demandoit, entre aultres cas, si elles l'avoient tenu blanc et nect. À ce

Gargantua feist response qu'il y avoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit guarson plus nect que luy.

« Comment cela ? dist Grandgousier.

— J'ay (respondit Gargantua) par longue et curieuse experience inventé un moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expedient que jamais feut veu.

— Quel ? dict Grandgousier.

— Comme vous le raconteray (dist Gargantua) presentement.

« Je me torchay une fois d'un cachelet de velours de une damoiselle, et le trouvay bon car la mollice de sa soye me causoit au fondement une volupté bien grande ;

« une aultre fois d'un chapron d'ycelles, et feut de mesmes ;

« une aultre fois d'un cache coul ;

« une aultre fois des aoreillettes de satin cramoyssi, mais la dorure d'un tas de spheres de merde qui y estoient m'escorcherent tout le derriere ; que le feu saint Antoine arde le boyau cullier de l'orfevre qui les feist et de la damoiselle qui les portoit !

« Ce mal passa me torchant d'un bonnet de paige, bien emplumé à la Souice.

« Puis, fiantant derriere un buisson, trouvay un chat de Mars ; d'icelluy me torchay, mais ses gryphes me exulcererent tout le périnée.

« De ce me gueryz au lendemain, me torchant des guands de ma mere, bien parfumez de maujoin.

« Puis me torchay de saulge, de fenoil, de aneth, de marjolaine, de roses, de fueilles de courles, de choulx, de bettes, de pampre, de guymaulves, de verbasce (qui est escarlatte de cul), de lactues et de fueilles de espinards, — le tout me feist grand bien à ma jambe, — de mercuriale, de persiguire, de orties, de consoldes ; mais j'en eu la cacsuesangue de Lombard, dont feu gary me torchant de ma braguette.

« Puis me torchay aux linceux, à la couverture, aux rideaux, d'un coissin, d'un tapiz, d'un verd, d'une mappe, d'une serviette, d'un mouschenez, d'un peignouoir. En tout je trouvay de plaisir plus que ne ont les roigneux quand on les estrille.

— Voyre mais (dist Grandgousier) lequel torchecul trouvas tu meilleur ?

— Je y estois (dist Gargantua), et bien toust en scaurez le tu autem. Je me torchay de foin, de paille, de bauduffe, de bourre, de laine, de papier. Mais

Tousjours laisse aux couillons esmorche
Qui son hord cul de papier torche.

Gargantua (1532)

Fernand RAYNAUD

La chatte à ma sœur

Fernand entre dans une boucherie.

FERNAND. — Bonjour monsieur le boucher ! Je voudrais du mou pour mon chat ! C'est pas tellement mon chat, c'est le chat à ma sœur... J'sais pas si c'est un chat ou une chatte. Je crois que c'est une chatte qui a été castrée... Enfin, je sais que ça fait miaou, quoi !

LE BOUCHER. — J'ai plus de mou !

FERNAND. — Oh ! Ben alors ! Qu'est-ce que je vais y donner, alors, à la chatte à ma sœur ?

LE BOUCHER. — J'ai du cœur !

FERNAND. — Montrez-moi votre cœur ! Il est mou !

LE BOUCHER. — Ben, comme ça vous serez content ! Vous vouliez du mou et ben il n'y a pas de mou ! Mais il y a du cœur qui est mou ! Eh ben ! Vous aurez du cœur et du mou !

FERNAND. — J'vais pourtant pas donner du cœur qui est mou à la chatte à ma sœur. Parce que c'est fragile ces petits machins-là ! Surtout la chatte à ma sœur ! Ben, faut pas y aller par trente-six chemins ! Vous voudriez pas qu'elle soit malade ! Quand ils se mettent à tousser ces petits animaux-là, hein ! Qu'est-ce que vous avez d'autre dans vos abats ?

LE BOUCHER. — Eh bien, j'ai des pieds de veau !

FERNAND. — Vous avez des pieds de veau vous ? ça vous gêne pas pour marcher ?

LE BOUCHER. — J'ai de beaux pieds de veau !

FERNAND. — Eh bien ! Montrez-les moi ! Va falloir les gratter ces pieds-là ! Ils sont pas tellement propres ! Faut les bruler et les gratter !

LE BOUCHER. — Eh ! Mais dites donc ! Mes pieds, ils sont aussi propres... Mais dites donc ! Mais dites donc ! Mes pieds ils sont aussi propres que les vôtres, non !

FERNAND. — Je ne vous parle pas des miens ! Je vous parle de vos pieds de veau !

LE BOUCHER. — Mais pour une chatte c'est suffisant, même s'il faut les gratter ces pieds de veau !

FERNAND. — Oh ! Mais dites donc ! J'vais pas refiler n'importe quels pieds de veau, surtout les vôtres, à la chatte à ma sœur ! C'est que c'est mignon ces petits machins-là ! C'est fragile ! Faut pas brusquer ces petites chattes ! Qu'est-ce que vous avez d'autre ?

LE BOUCHER. — J'ai une belle tête de veau !

FERNAND. — Vous avez une tête de veau, vous ?

LE BOUCHER. — Vous voulez que je vous la fasse voir ?

FERNAND. — Oui... Enlevez votre chapeau ! Elle est nase !

LE BOUCHER. — Elle est nase ma tête de veau ? Eh bien, si vous la trouvez nase ma tête de veau, vous n'avez qu'à leur donner un beau rumstek ! Un rumstek pour la chatte à votre sœur !

FERNAND. — Oh ! Ben dites donc ! Au prix que ça coute ! Le samedi et le dimanche je scie du bois pour

faire des heures supplémentaires, pour pouvoir m'acheter des biftecks et puis j'irais acheter du rumstek pour la chatte à ma sœur !

LE BOUCHER. — Oh ! Oh ! Ça commence à être un peu long, hein ! Si avec tous les clients il fallait que je reste un quart d'heure... Et puis avec vous, dites donc !

FERNAND. — Oh ! Ben dites ! Vous allez pas m'engueuler, non ! Oh ! Ben alors ! C'est la meilleure de l'année ! Vous n'avez pas du mou, vous avez un cœur qui est mou, vous avez des pieds de veau qu'il

faut gratter, vous avez une tête de veau qui est nase et c'est vous qui allez m'insulter !

LE BOUCHER. — Oh ! Je commence à être fatigué, moi, j'ai du travail ! Le rumstek, j'vais vous le donner, à une condition !... C'est que vous alliez faire le même cinéma au boucher qui est en face, vous voyez, la boucherie chevaline, de l'autre côté de la place...

FERNAND. — J'peux pas !

LE BOUCHER. — Et pourquoi vous pouvez pas ?

FERNAND. — C'est lui qui m'a envoyé !

Heureux, Éditions Provence/Table ronde, 1975

SAN ANTONIO

Les moyens extrêmes

Dans mon job, on devient psychologue, fatalement, même lorsqu'on est une crêpe, style Bérurier. Dans le cas présent, je pige illico que le gars Dickson est un vieux de la vieille, c'est-à-dire un coriace. C'est pas en faisant « hou ! » dans son dos que vous lui ferez passer le hoquet, croyez-moi. Ce bipède a les nerfs bien accrochés et les trucs susceptibles de lui faire perdre son sang-froid pourraient être gravés sur le chaton d'une blague de petite fille.

Avec ce genre de guignol, il faut de suite employer les moyens extrêmes. Ils prennent ça pour un lever de rideau et ça les fait réfléchir sur la suite du spectacle. L'imagination faisant son boulot, vous risquez d'obtenir un résultat.

Je prends une voix très calme. Je laisse du blanc entre mes phrases pour qu'elles fassent plus lilial.

— Ecoute, Dickson. J'aime bien marcher sur du terrain solide. Alors je te préviens tout de suite : tu parleras. Et si tu ne parles pas, tu réuniras toutes les

conditions requises pour faire un beau mort avant la fin de la nuit, tu piges ?

Il ricane :

— J'ai déjà entendu ça dans une superproduction d'Hollywood... Ça s'appelait « Numérote tes plumes, il va pleuvoir... » ou quelque chose dans ce genre...

— Eh bien, je vais te faire un remake de la chose, gars !

Aux grands maux les grands remèdes. Il prend un coup de talon sur le pif qui lui arrache un gémissement en même temps que le bout du tarin...

Je le contemple à la lumière de la lampe. Ça pisse épais.

— Les massages faciaux te réussissent, lui dis-je... D'ici trois minutes de ce régime tu vas ressembler à un boxer... Dans une exposition canine, t'auras tes chances contre les gaves de la duchesse de Windsor...

Il grommelle des insultes...

Les anges se font plumer, Fleuve noir, 1957

SCARRON

Combat de nuit

Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que, s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusque ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car en conscience il n'y verra pas d'autre chose. Quand le livre serait aussi gros que le *Cyrus*, et si, par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui, qu'un chapitre attire l'autre et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté et que, sans emplir mon livre d'exemples à imiter, par des peintures

d'actions et de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivrognerie. Finissons la moralité et reprenons nos comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie. [...]

Le Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit et la noise, au lieu de cesser, augmentèrent et même l'on cria : « au meurtre ! à l'aide ! on m'assassine ! » Destin

en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint que lui déchirèrent La Caverne et sa fille en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entre-battaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépassaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il s'alla mêler parmi les combattants imprudemment et reçut d'abord un coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger ; il se mit à jouer des mains et fit un moulinet de ses deux bras,

qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe ; il y porta ses mains et, rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien ; mais La Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemise, qui se défaisaient l'une l'autre très cruellement et qui se décamponnèrent d'elles-mêmes aussitôt que la lumière parut.

Roman comique (1651-57)

SHAKESPEARE

Un prétendant éconduit

PIERRE DE TOUCHE. — Nous trouverons bien un moment, Audrey, pour nous marier. Patience, mignonne Audrey. [...] Mais écoute : il y a ici, dans la forêt, un garçon qui a des prétentions sur toi.

AUDREY. — Oui, je sais qui c'est. Il n'a aucun droit sur moi. Mais voici l'homme en question.

PIERRE DE TOUCHE. — Moi, je trouve à boire et à manger dans la vue d'un rustre. Par ma foi, nous autres, gens d'esprit, nous avons bien des comptes à rendre. Je vais tout de même me moquer de lui, c'est plus fort que moi.

Entre Guillaume.

GUILLAUME. — Bonsoir, Audrey.

AUDREY. — Bien le bonsoir, Guillaume.

GUILLAUME. — Et bonsoir à vous, aussi, Monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Bonsoir mon petit ami. Chapeau ! Chapeau ! Je t'en prie, reste couvert. Quel âge as-tu ?

GUILLAUME. — Vingt-cinq ans, Monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Un âge à point. Tu t'appelles Guillaume ?

GUILLAUME. — Guillaume, Monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Un beau nom. Tu es né ici, dans la forêt ?

GUILLAUME. — Oui, Monsieur, grâce à Dieu.

PIERRE DE TOUCHE. — « Grâce à Dieu ». Bien répondu. Es-tu riche ?

GUILLAUME. — Comme ci, comme ça.

PIERRE DE TOUCHE. — Comme ci, comme ça est bien, très bien, tout ce qu'il y a de bien, et cependant, ce n'est rien du tout, c'est seulement comme ci, comme ça. Es-tu sage ?

GUILLAUME. — Oui, Monsieur, je suis suffisamment sage.

PIERRE DE TOUCHE. — Tu réponds bien. Je me souviens

d'un dicton : « Le fou croit qu'il est sage, mais le sage sait bien qu'il n'est qu'un fou. » Quand le philosophe païen avait envie de manger du raisin, il ouvrait les lèvres et le mettait dans sa bouche, ce qui veut dire, suis-moi bien, que le raisin a été fait pour être mangé et les lèvres pour s'ouvrir. (*Montrant Audrey.*) Tu aimes cette pucelle ?

GUILLAUME. — Oui, Monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Donne-moi la main. Tu es instruit ?

GUILLAUME. — Non, Monsieur.

PIERRE DE TOUCHE. — Alors, apprends ceci : avoir, c'est avoir ; car c'est une figure de rhétorique que le liquide, quand on le verse d'un récipient dans un autre, en remplissant l'un, laisse l'autre vide ; tous nos écrivains s'accordent à dire qu'*ipse* c'est lui ; or tu n'es pas *ipse*, puisque c'est moi ce *lui*.

GUILLAUME. — Quel *lui*, Monsieur ?

PIERRE DE TOUCHE. — Le *lui* qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, manant, abandonne, c'est-à-dire, en termes vulgaires, quitte la société ou, en style paysan, la compagnie de cette femelle, c'est-à-dire, en langage courant, de cette femme. En un mot, abandonne la société de cette femelle, ou bien, rustaud, tu n'es plus qu'un cadavre ; ou pour mieux me faire comprendre, tu crèves ; ou si tu préfères, je te tue, je t'extermine, je transforme ta vie en mort, ta liberté en esclavage ; je te traite par le poison, la bastonnade ou le poignard ; je te cherche noise et te saute dessus, je t'écrase par ruse ; je te tue de cinquante façons. C'est pourquoi tremble et décampe.

AUDREY. — Va, mon brave Guillaume.

GUILLAUME. — Dieu vous tienne en joie, Monsieur.

(*Il sort.*)

Comme il vous plaira (1623), Acte V, scène 1, traduit de l'anglais par Jules SUPERVIELLE, in Œuvres complètes II, Paris, Gallimard, 1959

Eh oui ! Enfin un beur président ! Et pourquoi pas ? Il y a bien déjà un camembert *Président*.

Chers Français, chères Françaises, vous m'avez élu au chauffage universel. Je tiens à vous dire merci. Merci. D'autant plus que je ne penserais pas que c'était vous qui m'avez choisi, vous ! Votre choix me va droit au coeur, et sachez que je serai le président de tous les Français et toutes les Françaises.

Vous m'avez sollicité à la tête de notre pays, je vous garantirai donc le bon fonctionnement de nos institutions, et je serai le gardien de vos libertés, et si ça suffit pas, je vous laisserai les doubles des clés. [...]

Je prendrai les mesures que je vous ai promises. J'te l'jure sur la tête de ma mère, qu'est-ce que tu crois ? Tiens, pour le chômage. Y aura du travail pour tout le monde, je peux vous l'assurer. Ceux qui veulent faire la plomberie, y feront la plomberie ; ceux qui veulent faire la menuiserie, y feront la menuiserie. Oui, je dirai tuyaux ce que les gens pensent tout bois.

Nous prendrons aussi des mesures pour une meilleure politique agricole, pour que nous puissions tous profiter de bonnes denrées alimentaires. Tous ! Tous !

Tous-tous mouton, tous-tous poulet, tous-tous brochette. [...]

Il faut augmenter le pouvoir d'Aïcha et geler le taux du crédit ! La hausse monte et la bais(s)e... Ça va, merci, et toi ?... Bon, c'est toujours pareil : tu comprends, tu comprends pas, c'est pas grave, on habite tous ensemble, hein ? [...]

Y a-t-il des Français dans la salle ? Y a-t-il des Arabes dans la salle ? Que les Français lèvent la main droite. Et le patriotisme, alors ? Y en a qui ont peur, c'est incroyable ! Que les Français lèvent la main gauche. Bravo !... Que les Arabes fouillent les poches... Toujours pareil, ça marche à chaque fois !... Mais je rigole, Madame, je suis un guignol ! Qu'est-ce que tu crois ! Héin, Mohamed, qu'on rigole ? Tiens, rends le portefeuille, Mohamed, ça va pas ta tête à toi ! [...]

Chers Français, chères Françaises, de la République à la Bastille, de la Bastille à la Nation, une seule solution : tu prends le métro. Et d'une même voix qui s'élève de mes babouches,... de ma bouche, tous ensemble, tous en coeur, et tous unis : après l'hiver le printemps, et après le printemps, le thé.

Texte transcrit d'après la cassette vidéo *Smaïn compil' à l'Olympia*, Lance productions, 1993

moi
pôvre petit moi
j'a jamais été instructionné
c'est pas ma faute
quand j'étais tout petit
j'a suivi seulement les cours
de récréation
et après
il paraît que l'école
c'est secondaire
alors

ensuite
j'a même pas eu la chance d'aller à l'adversité
c'est elle qui a venue à moi

quand même j'aurais aimé ça
ç'aurait été vermouilleux
je me voye entrer à l'adversité
ouille alors
d'abord j'aurais passé l'exgamin d'entrée
ah oui
il m'aurait laissé passer
l'exgamin
bien sûr

passequé j'aurais été gentil
je serais pas arrivé là
en faisant mon frais de scolarité
c'est sûr

et après
j'aurais travaillé fort

j'aurais pris le droit

le droit d'aller derrière le barreau
pour défendre la verve et l'ortolan
j'aurais fait des plaidoyens esstradinaires
des plaidoyens à l'emporte-piastre

je sais pas
je dis ça

peut-être aussi
j'aurais été autre chose
peut-être
j'aurais été déchirurgien
ouille oui
je me voye toujours accompagné
d'une belle sirène épidermique

pour piquer la curiosité
peut-être
j'aurais été un dentisse
mais alors là
pas un dentisse comme les autres
j'aurais travaillé quand j'aurais voulu
j'aurais été un indépendantisse
j'aurais enlevé une dent sur dix

en tout cas
en sortant de là
j'aurais été quelqu'un
ça c'est sûr
peut-être même quelqu'un de bien
peut-être un grand homme
peut-être un homme grand
peut-être un major d'homme
qui fait son servile militaire

peut-être j'aurais été plus fort encore
peut-être je serais devenu un expion célèbre
qui se laisse jamais avoir
et qui mange toujours
avec sa cuiller à soupçons

peut-être j'aurais été mieux encore
peut-être j'aurais été un héron
un héron de nague

avec une amputation internationale
peut-être j'aurais été un déménagogue
ou un despotentat

ou même mieux encore
un dictaphone
un dictaphone à la voix nazillarde
peut-être pluss fort encore

j'aurais été un démonarque très énormément
toujours assis sur son trône
un pire que pire

peut-être encore pluss mieux
pluss fort
peut-être j'aurais été pluss richessement riche
tous les jours ç'aurait été le festin de la banquette
tous les jours
le carnivore de nice
la folie des grandes heures

j'aurais été un énormateur
un très énormateur
un très énormateur trillionnaire
un très énormateur trillionnaire mécréancier
complètement paquebot sur la merditerranée
qui nourrit des vicomptes de dépanse
avec des entrecôtes d'azur...

Esstradinairement vôtre, L'Aurore/Stanké, 1973

Je le sais, une foule de lecteurs en ce monde et nombre d'excellentes gens qui ne sont pas lecteurs du tout se sentent mal à l'aise tant que l'auteur ne les a pas mis dans le secret minutieux de tout ce qui le concerne.

Mon inclination naturelle étant de ne désappointer âme qui vive, c'est par pure complaisance pour cette curiosité que je suis entré jusqu'ici dans un tel détail. Ce livre de ma vie et de mes opinions fera probablement quelque bruit dans le monde ; si mes conjectures sont justes, il intéressera les hommes de tous rangs, de toutes professions, de toutes qualités, ne sera pas moins lu que le *Voyage du Pèlerin* lui-même, et finira par avoir le sort que *Montaigne* craignait pour son propre ouvrage : il hantera la fenêtre des salons. Je juge donc nécessaire de consulter tour à tour un peu tout le monde et l'on me pardonnera si je poursuis dans le même

style : voilà pourquoi je suis fort aise d'avoir débuté comme je l'ai fait et je continuerai de même, retraçant tout, comme dit *Horace*, *ab ovo*.

Horace, je le sais, fait des réserves sur cette façon d'écrire, mais ce gentleman ne parle que du poème épique ou de la tragédie (j'ai oublié lequel) et si d'ailleurs je fais erreur, j'en demande pardon à Mr. *Horace*, car en écrivant ce que j'ai entrepris d'écrire je ne suivrai ni ses règles ni celles de quiconque.

S'il se trouve d'ailleurs des lecteurs à qui il déplaît de remonter si loin dans ce genre de cause, je ne puis que leur conseiller de sauter par-dessus le reste de ce chapitre, car je déclare d'avance qu'il a seulement été écrit pour les curieux et les chercheurs.

FERMEZ LA PORTE

Vie et opinions de Tristram Shandy (1760-67), traduit de l'anglais par Charles MAURON, Robert Laffont, 1946

L'eczéma tranquille

Qu'est-ce qui se passe ?
 que se pustule ?
 qu'est-ce qui sébacée ?
 je suis couvert de boutons
 de la tête aux pieds
 je voyage à bord
 du Trans-Euro-Herpes
 j'ai fermé la porte
 et j'ai perdu l'acné

L'eczéma tranquille
 avec mes boutons
 l'eczéma tranquille
 j'ai des démangeaisons

Je suis la vedette
 de l'écran total
 j'ai reçu l'escarre
 de la meilleure cicatrice
 la vie est aphteuse
 je me gratte tout le temps
 et je paie mon dermato
 en urticaire restaurant

L'eczéma tranquille
 avec mes boutons
 l'eczéma tranquille
 j'ai des démangeaisons

Je suis amoureux
 d'une varicelle
 on est bien tous les deux
 j'habite chez elle
 et du crépustule
 jusqu'au petit jour
 comme des furieux
 nous furoncle l'amour

L'eczéma tranquille
 avec mes boutons
 l'eczéma tranquille
 j'ai des démangeaisons (bis)

Paroles et musiques de Jean-Luc FONCK, CD *Manneken pis not war / Faisez la mouche pas la guêpe*,
 Boucherie productions, 1992

Jean TARDIEU

Un mot pour un autre

PERSONNAGES

MADAME
 MADAME DE PERLEMINOUZE
 MONSIEUR DE PERLEMINOUZE
 IRMA, servante de Madame

Décor : un salon plus « 1900 » que nature.

Au lever du rideau, Madame est seule. Elle est assise
 sur un « sofa » et lit un livre.

IRMA, entrant et apportant le courrier. — Madame,
 la poterne vient d'éliminer le fourrage...

Elle tend le courrier à Madame, puis reste plantée
 devant elle, dans une attitude renfrognée et boudeuse.

MADAME, prenant le courrier. — C'est tronc !...
 Sourcil bien !... (Elle commence à examiner les lettres
 puis, s'apercevant qu'Irma est toujours là :) Eh bien,
 ma quille ! Pourquoi serpez-vous là ? (Geste de congé-
 diement.) Vous pouvez vidanger !

IRMA. — C'est que, Madame, c'est que...

MADAME. — C'est que, c'est que, c'est que quoi ?

IRMA. — C'est que je n'ai plus de « Pull-over »
 pour la crécelle...

MADAME, prend son grand sac posé à terre à côté
 d'elle et après une recherche qui paraît laborieuse, en
 tire une pièce de monnaie qu'elle tend à Irma. —
 Gloussez ! Voici cinq gaulois ! Loupez chez le petit
 soutier d'en face : c'est le moins foreur du panier...

IRMA, prenant la pièce comme à regret, la tourne et

la retourne entre ses mains, puis : — Madame, c'est
 pas trou : yaque, yaque...

MADAME. — Quoi-quoi : yaque-yaque ?

IRMA, prenant son élan. — Y-a que, Madame,
 yaque j'ai pas de gravats pour mes haridelles, plus de
 stuc pour le bafouillis de ce soir, plus d'entregent pour
 friser les mouches... plus rien dans le parloir, plus rien
 pour émonder, plus rien... plus rien... (Elle fond en
 larmes.)

MADAME, après avoir vainement exploré son sac
 de nouveau et l'avoir montré à Irma. — Et moi non
 plus, Irma ! Ratissez : rien dans ma limande !

IRMA, levant les bras au ciel. — Alors ! Qu'allons-
 nous mariner, Mon Dieu ?

MADAME, éclatant soudain de rire. — Bonne
 quille, bon beurre ! Ne plumez pas ! J'arrime le Comte
 d'un croissant à l'autre. (Confidentielle.) Il me doit
 plus de cinq cents crocus !

IRMA, méfiante. — Tant fieu s'il grogne à la
 godille, mais tant frit s'il mord au Saupiquet !...
 (Reprenant sa litanie :) Et moi qui n'ai plus ni froc ni
 gel pour la meulière, plus d'arpège pour les...

MADAME, l'interrompant avec agacement. —
 Salsifis ! Je vous le plie et le replie : le Comte me doit
 des lions d'or ! Pas plus lard que demain. Nous four-
 rons dans les Grands Argousins : vous aurez tout ce
 qu'il clôt. Et maintenant, retournez à la basoche !
 Laissez-moi saoule ! (Montrant son livre.) Laissez-moi
 filer ce dormant ! Allez, allez ! Croupissez !
 Croupissez !

Irma se retire en maugréant.

Le professeur Fræppel, Gallimard, 1978

L'infortuné fiancé d'Aurélia

Une infortune nouvelle tomba sur le malheureux
 fiancé. Il perdit un bras par la décharge imprévue d'un
 canon que l'on tirait pour la fête nationale, et, trois
 mois après, eut l'autre emporté par une machine à car-
 der. Le cœur d'Aurélia fut presque brisé par ces der-
 nières calamités. Elle ne pouvait s'empêcher de
 ressentir une profonde affliction, en voyant son amou-
 reux la quitter ainsi morceau par morceau, songeant
 qu'avec ce système de progressive réduction il n'en
 resterait bientôt plus rien, et ne sachant comment l'ar-
 rêter sur cette voie funeste. Dans son désespoir affreux,
 elle en venait presque à regretter, comme un négociant
 qui s'obstine dans une affaire et perd davantage chaque
 jour, de ne pas avoir accepté Breckinridge tout d'abord,
 avant qu'il eût subi une si alarmante dépréciation. Mais
 son cœur prit le dessus, et elle résolut de tenter l'épreu-
 ve des dispositions déplorables de son fiancé encore
 une fois.

De nouveau se rapprochait le jour du mariage, et de
 nouveau se rassemblèrent les nuages de désillusion.
 Caruthers tomba malade de l'érysipèle, et perdit l'usa-

ge de l'un de ses yeux, complètement. Les amis et les
 parents de la jeune fille, considérant qu'elle avait mon-
 tré plus de généreuse obstination qu'on ne pouvait rai-
 sonnablement exiger d'elle, intervinrent de nouveau, et
 insistèrent pour qu'elle rompît son engagement. Mais
 après avoir un peu hésité, Aurélia, dans toute la généro-
 sité de ses honorables sentiments, dit qu'elle avait
 réfléchi posément sur la question, et qu'elle ne pouvait
 trouver dans Breckinridge aucun sujet de blâme.

Donc, elle recula de nouveau la date, et Breckinridge
 se cassa l'autre jambe.

Ce fut un triste jour pour la pauvre fille, que celui où
 elle vit les chirurgiens emporter avec respect le sac
 dont elle avait appris l'usage par des expériences précé-
 dentes, et son cœur éprouva cruellement qu'en vérité
 quelque chose de son fiancé avait encore disparu. Elle
 sentit que le champ de ses affections diminuait chaque
 jour, mais encore une fois elle répondit négativement
 aux instances de tous les siens, et renouvela son enga-
 gement.

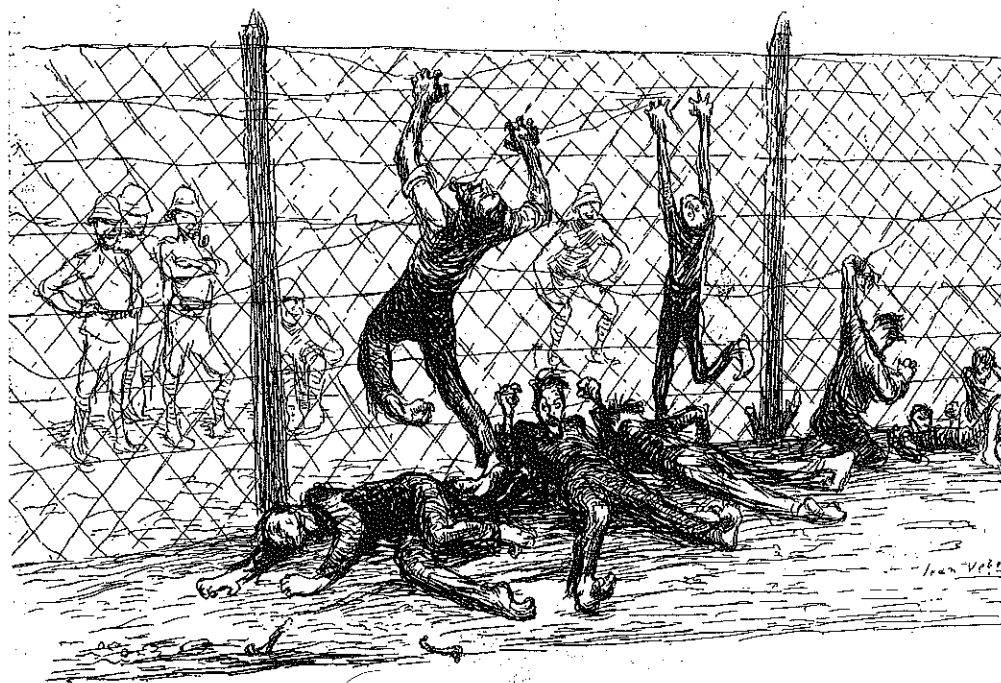
Traduit de l'anglais par Gabriel DE LAUTREC, in *54 Histoires de rire*, Gründ, 1967

Tristan TZARA

Chanson dada

I	II	III
La chanson d'un dadaïste qui avait dada au cœur fatiguait trop son moteur qui avait dada au cœur	la chanson d'un dadaïste qui n'était ni gai ni triste et aimait une bicycliste qui n'était ni gaie ni triste	la chanson d'un bicycliste qui était dada de cœur qui était donc dadaïste comme tous les dadas de cœur
l'ascenseur portait un roi lourd fragile autonome il coupa son grand bras droit l'envoya au pape à Rome	mais l'époux le jour de l'an savait tout et dans une crise envoya au vatican leurs deux corps en trois valises	un serpent portait des gants il ferma vite la soupape mit des gants en peau d'serpent et vint embrasser le pape
c'est pourquoi l'ascenseur n'avait plus dada au cœur	ni amant ni cycliste n'étaient plus ni gais ni tristes	c'est touchant ventre en fleur h'avait plus dada au cœur
mangez du chocolat lavez votre cerveau dada dada buvez de l'eau	mangez de bons cerveaux lavez votre soldat dada dada buvez de l'eau	buvez du lait d'oiseau lavez vos chocolats dada dada mangez du veau

Texte de 1919, Flammarion, 1975



... les prisonniers boërs ont été réunis en de grands enclos où depuis 18 mois ils trouvent le repos et le calme. Un treillage de fer traversé par un courant électrique est la plus saine et la plus sûre des clôtures. Elle permet aux prisonniers de jouir de la vue du dehors et d'avoir ainsi l'illusion de la liberté

(Rapport officiel au War Office)

Dessin publié dans la revue française *L'assiette au beurre*, 1901

Oui ! Toute le monde, comme on dit dans la langue de Bruegel ! Toute le monde est belge ! D'ailleurs y a intérêt ! Les Belges sont les plusse mieux ! [...]

Qui a inventé la première station de métro à Paris ? La Samaritaine ? Le saxo ? Le premier réseau de chemin de fer ? Des Belges ! Et l'eau courante dans le premier arrondissement de Paris ? Un Belge ! Et la transmission par fil, bien avant Bell ? Un Belge !

Le bras artificiel ? Un Belge ! Le Club Med ? Les frères Blitz ! Des Belges !

Quoi de plus belge que le pont Royal ou le lycée Henri-IV ? Pire : c'est un Belge, François Joseph Gossec, qui a mis le premier La Marseillaise en musique ! Fini de rire ! Tout ce qui est plusse mieux, est plusse belge. Re-pire : plusse qu'on croit qu'il est français, plusse que c'est d'origine belge !

Paul Verlaine ? Belge ! Henri Michaux. Magritte — qui de son vivant déjà avait une réputation internationale cosmopopipe. Simenon, si mignon et si minouche

avec la sienne dans sa bouche. Paul Delvaux. James Ensor. Marcel Moreau. Tous belges ! Comme Maurice, le Momo, le fils de Mme Van der Bossche, la Belgico. Belge, le Riri ? Vous voulez rire ? Sang mêlé pur apacho ! C'est kif-kif bourricot ! Comme Régine, belge elle aussi ! Ou Annie Cooreman dite Cordy ! Comme Barbara. Julos. Johnny ou Raymond Devos. Comme l'immense Brel ! Tous belges ! Comme Folon, Bury, Alechinsky ou Christine Ockrent ! Comme André Castelot ou Zénobe Gramme, le père de la dynamo ! Comme les Fernand, Gravey et Ledoux. Comme Jean Servais. Comme Marguerite de Crayencour ! Ne cherchez pas, c'est Yourcenar ! Belge ! Comme Jacky Ickx, Eddy Merckx et les rois et reines du tatami ! Comme le ciment de l'aéroport de Roissy ! Comme Toots Thielemans ! L'harmoniciste Toots ! Comme lui ! Toots le monde est beau ! Toots le monde est belge ! (D'après *L'écho des savanes*, nouvelle série, n° 18.)

Les Folies-Belgères, Seuil, 1990

À Raymond-le-chien

Ah oui ça c'est bien vrai
Que c'était pas comme ça
De mon temps de ton temps
On respectait les vieux
On marchait sul trottoir
On la tournait sa langue
Dissette fois dans sa bouche

Avant d'oser causer
Et les gauloiz contaient
Dix centimes — deux sous
Mais ils ont tout changé
On n'a plus de respect
Pour les vieux pour les vieux
On fait l'amour avec

Des sinjenpantalons
On roul dans des voitures
Qui marche-t-au pétrole
Et puis et puis surtout
Ah merde merde merde
On est vieux, on est vieux...

Cantilènes en gelée (1949), in *Romans, Nouvelles, Œuvres diverses*, LGF, 1991

Comment Candide fut chassé du château de Thunder-ten-tronck

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effets sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possible, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux et madame la meilleure des baronnes possibles.

« Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées, et pour en faire des châteaux, aussi monseigneur a un très beau château ; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé ; et, les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année ; par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment ; car il trouvait M^{lle} Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronck, le second degré de bonheur était d'être M^{lle} Cunégonde ; le troisième, de la voir tous les jours ; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour, Cunégonde en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des

broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme M^{lle} Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences répétées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa, elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de Thunder-ten-tronck passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par M^{lle} la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Extrait du premier chapitre de *Candide ou l'optimisme* (1759)

II. TEXTES SUR LE COMIQUE

Henri BERGSON

L'essence du rire : du mécanique plaqué sur du vivant

Mais pourquoi rions-nous de cet arrangement mécanique ? Que l'histoire d'un individu ou celle d'un groupe nous apparaisse, à un moment donné, comme un jeu d'engrenages, de ressorts ou de ficelles, cela est étrange, sans doute, mais d'où vient le caractère spécial de cette étrangeté ? pourquoi est-elle comique ? À cette question, qui s'est déjà posée à nous sous bien des formes, nous ferons toujours la même réponse. Le mécanisme raide que nous surprenons de temps à autre, comme un intrus, dans la vivante continuité des choses humaines, a pour nous un intérêt tout particulier, parce qu'il est comme une distraction de la vie. Si les événements pouvaient être sans cesse attentifs à leur propre cours, il n'y aurait pas de coïncidences, pas de rencontres, pas de séries circulaires ; tout se déroulerait en

avant et progresserait toujours. Et si les hommes étaient toujours attentifs à la vie, si nous reprenions constamment contact avec autrui et aussi avec nous-mêmes, jamais rien ne paraîtrait se produire en nous par ressorts ou ficelles. Le comique est ce côté de la personne par lequel elle ressemble à une chose, cet aspect des événements humains qui imite, par sa raideur d'un genre tout particulier, le mécanisme pur et simple, l'automatisme, enfin le mouvement sans la vie. Il exprime donc une imperfection individuelle ou collective qui appelle la correction immédiate. Le rire est cette correction même. Le rire est un certain geste social, qui souligne et réprime une certaine distraction spéciale des hommes et des événements.

Le rire - Essai sur la signification du comique (1901), P.U.F., 1978

CAVANNA

Pensées sur l'humour

L'humour est forcément désespéré. Ou alors, ce n'est plus de l'humour, c'est une berceuse.

L'humour fait mal. L'humour fait peur. Toujours. Parce que l'humour, c'est le réel. Le réel débarbouillé du masque de l'habitude.

Et si l'humour c'était tout simplement l'intelligence ? Hein ? Qui ne rigole jamais — tiens, soyons pas chien : qui n'est pas toujours en train de rigoler — est un con. Vous pouvez vérifier.

Pensées, J'ai lu (Cherche Midi Éditeur), 1994

Pierre DESPROGES

L'artisanat du rire

Ce qui (sans génie, je vous l'accorde) me fait bouillir, c'est qu'un cuistre ose rabaisser l'art, que dis-je, l'artisanat du rire au rang d'une pâlotte besognette pour façonneur léthargique de cocottes en papier.

Qu'on me comprenne. Je ne plaide pas pour ma chapelle. D'ailleurs, je ne cherche pas à vous faire rire, mais seulement à nourrir ma famille en ébauchant ici, chaque jour, un grand problème d'actualité : ceci est une chronique qui n'a pas d'autre prétention que celle de me faire manger.

Mais qui es-tu, zéro flapi, pour te permettre de penser que le labeur du clown se fait sans la sueur de l'homme ? Qui t'autorise à croire que l'humoriste est sans orgueil ? Mais elle est immense, mon cher, la prétention de faire rire. Un film, un livre, une pièce, un dessin qui cherchent à donner de la joie (à vendre de la

joie, faut pas déconner), ça se prépare, ça se découpe, ça se polit. Une œuvre pour de rire, ça se tourne, comme un fauteuil d'ébéniste, ou comme un compliment, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire avec ce trou béant dans ta boîte crânienne... Molière, qui fait toujours rire le troisième âge, a transpiré à en mourir. Chaplin a sué. Guitry s'est défoncé. Woody Allen et Mel Brooks sont fatigués, souvent, pour avoir eu, vingt heures par jour, la prétention de nous faire rire. Claude Zidi s'emmerde et parfois se décourage et s'épuise et continue, et c'est souvent terrible, car il arrive que ses films ne fassent rire que lui et deux charlots sur trois. Mais il faut plus d'ambition, d'idées et de travail pour accoucher des Ripoux que pour avorter de films fœtus à la Duras et autres déliquescentes placentaires où le cinéphile lacanien rejoint le handicapé mental dans un

même élan d'idolâtrie pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la merde.

Pauvre petit censeur de joie, tu sais ce qu'il te dit monsieur Hulot ?

Chroniques de la haine ordinaire, Seuil, 1987

Pierre DESPROGES

Il faut rire de tout

Il faut rire de tout. C'est extrêmement important. C'est la seule humaine façon de friser la lucidité sans tomber dedans.

Jean Moulin disait...

Merde. Que disait Jean Moulin ?

Ah oui. Jean Moulin disait : « Serré, pour moi, l'expresso, madame Germaine. »

C'était en juin 1943, à Lyon, quelques jours avant sa mort.

J'en ris encore.

Le rire. Parlons-en, et parlons-en maintenant. Les questions qui me hantent sont celles-ci :

Peut-on rire de tout ?

Peut-on rire avec tout le monde ?

À la première question, je répondrai oui sans hésiter. S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines, regardons gigoter ces hommes puissants, boursoufflés de leur

importance, qui vivent à cent à l'heure. Ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie, et tout à coup ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé [...], tous, tous nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, tandis que les droits de l'homme s'effacent devant les droits de l'asticot.

Alors : quelle autre échappatoire que le rire, sinon le suicide, poil aux rides ?

À la deuxième question, peut-on rire avec tout le monde ? je répondrai : c'est dur.

Personnellement, il m'arrive de renâcler à l'idée d'inciter mes zygomatiques à la tétanisation crispée. C'est quelquefois au-dessus de mes forces, dans certains environnements humains : la compagnie d'un stalinien pratiquant me met rarement en joie. Près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine, et la présence à mes côtés d'un militant d'extrême-droite assombrit couramment ma jovialité monacale.[...]

En un mot comme en cent, chers habitants hilares de ce monde cosmopolite, je conclurai ma réflexion zygomatique en répétant inlassablement qu'il vaut mieux rire d'Auschwitz avec un Juif que de jouer au scrabble avec Klaus Barbie.

Vivons heureux en attendant la mort, Seuil, 1983

Jean d'ORMESSON

Rire

Le mal est lié au temps et le tout est plein de trous, le savoir balance, dans l'angoisse, entre l'étonnement et le doute, la pensée n'en finit pas de se crucifier elle-même. Qu'est-ce que fait l'homme ? Il rit.

Comme le doute, comme la prière, comme la parole, comme la main, le rire est le propre de l'homme. Des volumes entiers ont été rédigés par des humoristes et des savants, des philosophes et des historiens pour expliquer le rire. Ils illustrent assez bien l'impossibilité de cerner les activités et les passions des hommes en une formule unique. Le rire est rupture. Fort bien. C'est du mécanisme plaqué sur du vivant. Encore mieux. Il se situe au croisement imprévu de deux séries de nécessités. Pas mal du tout. Il est provoqué par une tension qui se relâche brusquement. Pourquoi pas ? Il naît d'un

soulagement après une inquiétude. Rien de plus exact. Le rire, en vérité, n'est pas très loin de l'étonnement. Le même ressort fait fonctionner l'interrogation philosophique et l'accès de gaieté : quelque chose dérange le tout, quelque chose, dans le tout, a cessé d'être à sa place ou nous paraît étrange. Dans l'ordre du tragique, voici la philosophie et ses spéculations. Dans l'ordre de l'accidentel et de l'insignifiant, il suffit bien d'en rire. Le rire est de la philosophie avortée.

[...]

En dépit de Frans Hals, de Jacob Jordaens et des illustrations de Gustave Doré pour *Pantagruel* ou pour les *Contes drolatiques* de Balzac, le rire, je ne sais trop pourquoi, n'est guère présent dans la peinture.

Encore moins dans la sculpture. Il prend sa revanche dans la littérature. Il y a comme un pacte entre le rire et les mots. L'homme parle, et il rit. Depuis Apulée et Lucien de Samosate, depuis les *Métamorphoses*, appelées aussi *L'Âne d'or*, depuis Rabelais et Cervantès, qui créent le roman moderne, jusqu'à Flaubert et Proust, le roman, notamment, est imprégné de rire jusqu'à la moelle. Au point que le roman peut être défini comme un genre qui se sépare de l'épopée quand les hommes remplacent les dieux et quand la dérision y pénètre.

L'homme rit, comme il s'étonne et comme il doute,

parce qu'il se retourne contre lui-même et parce qu'il inverse ses valeurs. Qu'il y ait quelque chose de démoniaque dans le rire, un refus, une révolte, une rébellion contre l'ordre du monde, à tout le moins une rupture et un éloignement, nous le savons depuis toujours. L'ambiguïté du bien et du mal est cachée dans le rire comme elle est cachée dans les mots. Dans le silence et dans la parole, l'homme est capable de rire parce qu'il est capable de penser. De s'opposer au tout auquel il appartient. Et de s'opposer à lui-même.

Presque rien sur presque tout, Gallimard, 1996

Umberto ECO

Le rire est la faiblesse, la corruption de notre chair

[Guillaume de Baskerville, héros du roman, interroge Jorge, le vieux bibliothécaire aveugle, qui a multiplié les meurtres pour empêcher les hommes de lui subtiliser l'unique exemplaire du second livre de la Poétique d'Aristote, qui a pour thème le Rire et la Comédie.]

— Mais qu'est-ce qui t'a fait peur dans ce discours sur le rire ? Tu n'élimines pas le rire en éliminant ce livre.

— Non, certes. Le rire est la faiblesse, la corruption, la fadeur de notre chair. C'est l'amusette pour le paysan, la licence pour l'ivrogne, même l'Eglise dans sa sagesse a accordé le moment de la fête, du carnaval, de la foire, cette pollution diurne qui décharge les humeurs et entrave d'autres désirs et d'autres ambitions... Mais ainsi le rire reste vile chose, défense pour les simples, mystère déconsacré pour la plèbe. L'apôtre même le disait, plutôt que de brûler, mariez-vous. Plutôt que de vous rebeller contre l'ordre voulu par Dieu, riez et amusez-vous de vos immondes parodies de l'ordre, à la fin du repas, après avoir vidé les

cruches et les fiasques. Éliez le roi des fols, perdez-vous dans la liturgie de l'âne et du cochon, jouez à représenter vos saturnales la tête en bas... mais ici, ici... » À présent Jorge frappait du poing sur la table, près du livre que Guillaume tenait devant lui. « Ici on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... Tu as vu hier comment les simples peuvent concevoir, et mettre en œuvre, les plus troubles hérésies, méconnaissant et les lois de Dieu et les lois de la nature. [...] Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. Mais ce livre pourrait enseigner que se libérer de la peur du diable est sagesse. [...] Et de ce livre pourrait partir l'étincelle luciférienne qui allumerait dans le monde entier un nouvel incendie : et on désignerait le rire comme l'art nouveau, inconnu même de Prométhée, qui anéantit la peur. »

Le nom de la rose, traduit de l'italien par Jean-Noël SCHIFANO, Grasset, 1982

Sigmund FREUD

Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient

Or l'humour peut être considéré comme la manifestation la plus élevée de ces réactions de défense. Il dédaigne de soustraire à l'attention consciente, comme le fait le refoulement, le contenu de la représentation lié à l'affect pénible et il triomphe ainsi de l'automatisme de défense ; pour ce faire, il trouve moyen de soustraire au déplaisir son énergie déjà prête à se déclencher et de transformer cette énergie en plaisir par la voie de la décharge. On peut même penser que là encore ce sont les rapports avec l'infantile qui lui fournissent les moyens de s'acquitter de cette tâche. Seule notre enfance

ce connut des affects, alors fort pénibles, dont, adultes, nous souririons aujourd'hui tout comme l'adulte, en tant qu'humoriste, rit de ses affects pénibles de l'heure présente. L'élévation de son moi, dont témoigne le déplacement humoristique — et qui d'ailleurs pourrait se formuler comme suit : « Je suis trop grand pour que ces événements me touchent de façon pénible » —, cette élévation, dis-je, l'adulte pourrait bien la tirer de la comparaison entre son moi actuel et son moi infantile.

Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient (1930), traduit de l'allemand par Marie BONAPARTE et le Dr M. NATHAN, Gallimard, 1976

Milan KUNDERA

L'humour, l'esprit moderne et la naissance du roman

Octavio Paz : « Ni Homère ni Virgile ne connurent l'humour ; l'Arioste semble le pressentir, mais l'humour ne prend forme qu'avec Cervantès [...] L'humour, continue Paz, est la grande invention de l'esprit moderne. » Idée fondamentale : l'humour n'est pas une pratique immémoriale de l'homme ; c'est une invention liée à la naissance du roman. L'humour, donc, ce n'est pas le rire, la moquerie, la satire, mais une sorte particulière de comique, dont Paz dit (et c'est la clé pour comprendre l'essence de l'humour) qu'il « rend tout ce qu'il touche ambigu ». Ceux qui ne savent pas prendre plaisir à la scène où Panurge laisse les marchands de moutons se noyer en leur faisant l'éloge de l'autre vie ne comprendront jamais rien à l'art du roman.

[...] Dans le *Quart Livre*, il y a une tempête en mer. Tout le monde est sur le pont s'efforçant de sauver le bateau. Seul Panurge, paralysé par la peur, ne fait que gémir : ses belles lamentations s'étalent à longueur de

pages. Dès que la tempête se calme, le courage lui revient et il les gourmande tous pour leur paresse. Et voilà ce qui est curieux : ce lâche, ce menteur, ce cabotin, non seulement ne provoque aucune indignation, mais c'est à ce moment de sa vantardise que nous l'aimons le plus. Ce sont là les passages où le livre de Rabelais devient pleinement et radicalement roman : à savoir : *territoire où le jugement moral est suspendu*.

[...] L'humour : l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans sa profonde incompetence à juger les autres ; l'humour : l'ivresse de la relativité des choses humaines ; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude.

Mais l'humour, pour rappeler Octavio Paz, est « la grande invention de l'esprit moderne ». Il n'est pas là depuis toujours, il n'est pas là pour toujours non plus.

Le cœur serré, je pense au jour où Panurge ne fera plus rire.

Les testaments trahis, Gallimard, 1993

Annie LECLERC

Rire, c'est si profondément vivre...

Rire ? Se soucie-t-on jamais de rire ? Je veux dire vraiment rire, au-delà de la plaisanterie, de la moquerie, du ridicule ? Rire, jouissance immense et délicieuse, toute jouissance...

Je disais à ma sœur, ou elle me disait, tu viens, on joue à rire ? On s'allongeait côte à côte sur un lit, et on commençait. Par faire semblant, bien sûr. Rires forcés. Rires ridicules. Rires si ridicules qu'ils nous faisaient rire. Alors il venait, le vrai rire, le rire entier, nous emporter dans son déferlement immense. Rires éclatés, repris, bousculés, déchainés, rires magnifiques, somptueux et fous... Et nous riions à l'infini du rire de nos rires... Oh ! rire, rire de la jouissance, jouissance du rire ; rire, c'est si profondément vivre.

Rire sans raison est absurde, dites-vous ? Mais rien n'a plus de sens, de bon sens au contraire. Vous dites, la vie est absurde, et ça vous fait gémir et vous lamenter. Moi aussi je la trouve absurde la vie, à la lumière

de votre raison ; mais moi, ça me fait rire, et jouir de la gratuité immense de ce hasard miraculeux, sans cause, sans but, sans fin...

Parce que la vie est plus forte que votre raison, vous pleurez la faiblesse de votre raison. Mais rien n'est plus sage que mon fou rire, écho de joie à la folie du vivre.

Vous faites du rire le petit extra de vos loisirs, la fioriture inessentielle de vos distractions, un petit rien de plus, un hoquet de l'agrément. Le rire, comble extrême, et pourtant si simple, de la jouissance, vous n'y avez jamais prêté attention. D'ailleurs le syllogisme est clair : ce qui compte, c'est ce qui est sérieux. Ce qui est sérieux, c'est ce qui ne fait pas rire. Le rire ne compte pas. [...]

Savez-vous vraiment à quel point vous êtes mesquins, étroits, bornés, dans la part que vous faites au plaisir ?

Parole de femme, Grasset, 1974

Pour rire de soi comme il faudrait, comme de la vérité totale, les meilleurs n'ont pas eu jusqu'ici assez de passion pour le vrai, les plus doués assez de génie. Peut-être y a-t-il encore un avenir pour le rire ! Ce sera lorsque la maxime : « l'espèce est tout, l'individu n'est rien » aura pénétré l'humanité jusqu'aux moelles et que chacun aura libre accès à cette suprême libération, à

Le gai savoir (1881-87), traduit de l'allemand par Alexandre VIALATTE, Gallimard, 1985

Jacques PRÉVERT

Définir l'humour

(Réponse à une enquête)

Louable entreprise
définir tout est là
et le reste avec

Il faut savoir à quoi s'en tenir

Et il est grand temps que les entrepreneurs de
définitions mettent l'humour au pied du mur
c'est-à-dire à sa place là où on remet le maçon

Depuis trop longtemps on prenait trop souvent
l'humour à la légère il s'agit maintenant de le
prendre à la lourde

Alors messieurs définissez-le expliquez-le
cataloguez-le contingentez-le prouvez-le par l'œuf
disséquez-le encensez-le recensez-le engagez-le
remplissez-le encagez-le dans la marine encadrez-le
hiérarchisez-le arraisonnez-le béatifiez-le polissez-
le sans cesse et repolissez-le

Enfin attrapez-le sans oublier de mettre votre grain
de sel s'il en a une sur sa queue

Et quand vous en aurez fini avec lui dé-fi-ni-ti-ve-
ment c'est-à-dire prouvé didactiquement dialecti-
quement casuistiquement ostensiblement et natu-
rellement poétiquement

qu'il est nénarrable solite décis pondérable
proviste commensurable tempestif déniabla et tré-
pide

et qu'il a son rôle historique à jouer dans l'histoire
mais qu'il doit cesser de prêter à rire pour donner à
penser

Et de même que de remarquables érudits
spécialistes ont prouvé que le marquis de Sade
n'était que le modeste précurseur des chrétiens pro-
gressistes et votre Seigneur Jésus-Christ le premier
des socialistes n'oubliez pas de démontrer ostensi-
blement que Jésus-Christ était surtout
un enfant de l'humour

cette suprême irresponsabilité. Peut-être alors le rire se
sera-t-il allié à la sagesse, peut-être y aura-t-il alors un
« gai savoir ». En attendant il en va tout différemment,
en attendant la comédie de l'existence n'a pas encore
pris « conscience de soi », en attendant nous en restons
à l'âge de la tragédie, l'ère des morales et des religions.

Et grâce à cette consécration officielle la
conscience universelle encore une fois pour
quelques-unes si ce n'est pas pour toutes sera tran-
quille comme saint Jean-Baptiste

Et cette conscience redeviendra encore pour un
temps science des cons et la civilisation redevien-
dra militarisation et la révolution vérolution natio-
nale

Et vous pourrez tourner les manivelles des grandes
orgues des très hauts lieux où souffle l'esprit cri-
tique

Et décanter les cantiques des cantiques

[...]

P.-S. Et comme je vous le disais dans ma dernière
lettre que selon la formule consacrée vous n'avez pas
reçue parce que je ne l'ai pas envoyée et que je n'ai pas
envoyée parce que je ne l'ai pas écrite

Pour ce qui est de mon pedigree permettez-moi
d'avancer masqué comme en pareille occasion il sied et
d'emprunter les feuilles de vigne roses du Petit
Larousse illustré pour vous confier ceci sous le sceau
du secret professionnel de ma vie privée

*Modus vivendi ab ovo majorem Dei gloriam cogito
ergo sum coram populo cum grano salis* comme je
vous le disais plus haut *credo quia absurdum de audito
de plano in extremis in extenso honoris causa in abs-
tracto* et bien à vous *in aeternum*.

La pluie et le beau temps, Gallimard, 1955

I. TEXTES COMIQUES

ALBERT-BIROT	<i>Le réveil de Grabinoulor</i>	3
Anonyme	<i>Le Dit des perdrix</i>	3
Anonyme	<i>Quatre blagues et une médisance</i>	4
AJAR	<i>Gros-Câlin</i>	5
ALLAIS	<i>Un drame bien parisien</i>	5
ALLEN	<i>Critique de la dérision pure</i>	7
APOLLINAIRE	<i>Poèmes à Lou</i>	8
ARISTOPHANE	<i>La cité des oiseaux</i>	8
AYMÉ	<i>Les Sabines</i>	8
BECKETT	<i>Fin de partie</i>	9
BEDOS	<i>Le commencement de la faim</i>	10
BÉNOZIGLIO	<i>Les bus</i>	10
BERNARD et CORNEILLE	<i>Marquise</i>	11
BERSIANIK	<i>La grossesse d'Adam</i>	11
BETCHEL et CARRIÈRE	<i>Sur Hitler (Dictionnaire de la bêtise)</i>	12
BLOY	<i>À quelque chose malheur est bon</i>	12
BRASSENS	<i>Lèche-cocu</i>	12
BRETÉCHER	<i>Une arrière-grand-mère peu banale</i>	13
CAMI	<i>Le mariage du Cid ou L'assassin de papa</i>	14
CERVANTES	<i>Don Quichotte et les moulins à vent</i>	16
CHRAÏBI	<i>L'écrivain et le receveur des P.T.T.</i>	17
COHEN	<i>Rapports hiérarchiques</i>	17
COLUCHE	<i>L'étudiant</i>	17
COPPENS	<i>Le Belge</i>	18
DAC	<i>Le Schmilblick</i>	18
DANINOS	<i>Le Jacassin</i>	19
DE COSTER	<i>Les frasques d'Ulenspiegel</i>	19
DESPROGES	<i>Le règne animal</i>	20
DEVOS	<i>Alimenter la conversation</i>	20
DIDEROT	<i>Les amours de Jacques</i>	21
FEYDEAU	<i>Les Iles Zhébrides</i>	21
FLAUBERT	<i>Dictionnaire des idées reçues</i>	22
FRANQUIN	<i>Coup de téléphone</i>	23
GELUCK	<i>Le chat vous parle</i>	24
GOGOL	<i>Le nez</i>	24
GOSCINNY et SEMPÉ	<i>L'école buissonnière</i>	25
GOTLIB	<i>Le passeur malhonnête</i>	25
HUGO	<i>Derniers instants avant la guillotine</i>	26
IONESCO	<i>Une soirée chez Mr et Mme Smith</i>	26
JARRY	<i>Les ambitions de la Mère Ubu</i>	27
JEAN-CHARLES	<i>La foire aux cancre</i>	27
	<i>Les perles du facteur</i>	28
JEROME K. JEROME	<i>Les fromages</i>	28

LAPOINTE	<i>Méli-mélodie</i>	28
LAUTRÉAMONT	<i>Peindre les délices de la cruauté</i>	29
MARIËN	<i>La cathédrale</i>	29
MOLIÈRE	<i>La prose</i>	29
OULIPO-NERVAL	<i>El Desecativo - El Desdichado</i>	30
PENNAC	<i>Naissance d'un écrivain</i>	31
PLANTU	<i>Des tanks au krach</i>	31
QUENEAU	<i>La vocation de Zazie</i>	31
	<i>Exercices de style</i>	32
RABELAIS	<i>Gargantua et le torche-cul</i>	32
RAYNAUD	<i>La chatte à ma soeur</i>	33
SAN ANTONIO	<i>Les moyens extrêmes</i>	34
SCARRON	<i>Combat de nuit</i>	34
SHAKESPEARE	<i>Un prétendant éconduit</i>	35
SMAÏN	<i>Smaïn président</i>	36
SOL	<i>L'adversité</i>	36
STERNE	<i>Les confidences de Tristram Shandy</i>	37
STTELLLA	<i>L'eczéma tranquille</i>	38
TARDIEU	<i>Un mot pour un autre</i>	38
TWAIN	<i>L'infortuné fiancé d'Aurélia</i>	39
TZARA	<i>Chanson dada</i>	39
VEBER	<i>Les progrès de la science</i>	40
VERHEGGEN	<i>Tout le monde est belge</i>	40
VIAN	<i>Les instanfataux</i>	41
VOLTAIRE	<i>Comment Candide fut chassé du château</i>	41

II. TEXTES SUR LE COMIQUE

BERGSON	<i>L'essence du rire : du mécanique plaqué sur du vivant</i>	42
CAVANNA	<i>Pensées sur l'humour</i>	42
DESPROGES	<i>L'artisanat du rire</i>	42
	<i>Il faut rire de tout</i>	43
D'ORMESSON	<i>Rire</i>	43
ECO	<i>Le rire est la faiblesse, la corruption de notre chair</i>	44
FREUD	<i>Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient</i>	44
KUNDERA	<i>L'humour, l'esprit moderne et la naissance du roman</i>	45
LECLERC	<i>Rire, c'est si profondément vivre...</i>	45
NIETZSCHE	<i>Le gai savoir</i>	45
PRÉVERT	<i>Définir l'humour</i>	46